LETTRES

DE MADAME

LA MARQUISE

DE

POMPADOUR,

Depuis 1753 juſqu'à 1762, inclusivement.

PREMIERE PARTIE.

A LONDRES,

Chez G. OWEN, Fleet-Street, & T. CADELL; dans le Strand. M. DCC. LXIII.

1973

PRÉFACE.

PEu importe au Lecteur de ces Lettres, qui ait été le pere ou l'époux de celle qui les a écrites. Ce n'eſt point la naiſſance qui fait le génie, mais c'eſt le génie qui fait la réputation. Si l'eſprit, le goût & les graces ont dicté cet ouvrage, il paſſera ſans contredit à la poſtérité. Le public, à qui on le préſente, jugera s'il eſt digne d'y aller. Celle qui l'a écrit, a tenu, durant ſa vie, un rang diſtingué dans une Cour éclairée : peut-être ne ſera-t-elle pas indigne, après ſa mort, d'en tenir un pareil parmi les femmes célebres.

Dans une de nos Lettres, Madame mentionne des *Mémoires* qui ne devaient voir le jour que lorſqu'elle ne le verrait plus : mais, ſoit qu'elle n'ait pu les achever (eh ! qui peut achever ſes propres Mémoires ?) ſoit qu'elle ne parlât que de ces Lettres, où elle ſe plaiſait tant, & où le public doit tant ſe plaire, ſes meilleurs Mémoires ſeront toujours ſes Lettres. On y voit les traits naïfs de ſon cœur & de ſon eſprit, les reſſorts même de ſa conduite publique & particuliere ; de ſorte qu'elles ne laiſſent point à douter qu'elle n'en ſoit l'auteur, & qu'elles ne nous permettent plus de nous étonner de

l'étendue permanente de ſon pouvoir. Au reſte, l'Editeur a racheté ce recueil d'entre les mains de l'exécuteur du Secretaire de Madame, lequel vient de mourir en Hollande, ſans oſer violer le ſecret qu'il avait apparemment juré à ſa maîtreſſe.

Pluſieurs perſonnes illuſtres, auxquelles les Lettres ſont adreſſées, ſont encore en état de produire leurs propres originaux; mais perſonne ne pouvait en recueillir toutes les copies, excepté celui ſeul qui les avait authentiquées.

De tous les genres d'écrire, l'épiſtolaire eſt le plus important comme le plus naturel; & de tous les recueils de Lettres dont les Dames Françaiſes aient enrichi leur langue, il n'y en a peut-être pas un qui faſſe éclater plus conſtamment que celui-ci une morale pure, un eſprit brillant, les ſentimens tendres & généreux, le ſtyle aiſé & élégant.

Pour rendre ces Lettres d'une utilité plus étendue, le propriétaire les a lui-même traduites en Anglais, dans la vue non-ſeulement de complaire (s'il était poſſible) également aux deux nations, rivales en eſprit comme dans le commerce; mais d'en augmenter l'amitié & l'eſtime mutuelles, en facilitant par les moyens les plus agréables & les plus efficaces la connaiſſance réciproque de leurs langues.

TABLE

Des LETTRES contenues dans la premiere Partie.

LEttre I. *Au Duc de* MIREPOIX. 1753. Page 1
Lettre II. *Au même.* 1753. 3
Lettre III. *A Mde la Maréchale* D'ETRÉES. 1754. 4
Lettre IV. *A M.* BERRIER. 6
Lettre V. *A M.* DIDEROT. 8
Lettre VI. *A la Marquiſe de* BRETEUIL. *Mars* 1754. 9
Lettre VII. *A la Comteſſe de* BRANCAS. 11
Lettre VIII. *Au Duc de* MIREPOIX. 1755. 15
Lettre IX. *Au même.* 1755. 16
Lettre X. *Au même. Juin* 1755. 17
Lettre XI. *A la Ducheſſe* D'AIGUILLON. 1755. 19
Lettre XII. *A la Ducheſſe de* CHAROST. 1755. 20
Lettre XIII. *Au Marquis* D'ALBRET. 1755. 23
Lettre XIV. *Au Comte* D'AFRI. 1755. 24
Lettre XV. *A Madame* DUBOCAGE. 26
Lettre XVI. *A M.* ROUILLÉ. 1756. 27
Lettre XVII. *Au Maréchal de* BELLISLE. *Mars* 1756. 29
Lettre XVIII. *A la Maréchale* D'ETRÉES. *Mars* 1756. 31

Lettre XIX. *Au Duc de* BOUFLERS. 1756. 33
Lettre XX. *Au Comte de* TRESSAN. 6 *Mai* 1756. 34
Lettre XXI. *Au Marquis de la* GALISSONIERE. *Mai* 1756. 35
Lettre XXII. *Au Comte de* STAREMBERG. *Juin* 1756. 36
Lettre XXIII. *A la Comteſſe de* BRIENNE. *Juillet* 1756. 37
Lettre XXIV. *Au Duc de* BOUFLERS. 1756. 39
Lettre XXV. *Au Comte d'*AFRI. 1756. 40
Lettre XXVI. *A la Comteſſe de* BASCHI. *Janvier* 1757. 43
Lettre XXVII. *A la Maréchale d'*ETRÉES. *Août* 1757. 44
Lettre XXVIII. *Au Maréchal de* SOUBISE. *Novembre* 1757. 46
Lettre XXIX. *A la Comteſſe de* BASCHI. 1757. 48
Lettre XXX. *Au Maréchal de* NOAILLES. 1758. 50
Lettre XXXI. *Au Duc de* BOUILLON. 1759. 52
Lettre XXXII. *A M.* DUCLOS, *Secretaire de l'Académie Françaiſe.* 54
Lettre XXXIII. *Au Duc de* BROGLIE. *Mars* 1759. 55
Lettre XXXIV. *A la Maréchale de* CONTADES. *Août* 1759. 56
Lettre XXXV. *Au Maréchal de* BELLISLE. 1759. 58
Lettre XXXVI. *Au Duc de* RICHELIEU. 59
Lettre XXXVII. *A la Comteſſe de* BASCHI. 61

Lettre XXXVIII. *A la même.* 64
Lettre XXXIX. *Au Marq. de* BEAUFORT. 1760. 66
Lettre XL. *Au Marquis de* CASTRIES. *Novembre* 1760. 67
Lettre XLI. *Au Comte* D'AFRI. 6 Novemb. 1760. 68
Lettre XLII. *Au Duc de* WURTEMBERG. 1760. 70
Lettre XLIII. *Au Duc de* BELLISLE. 71
Lettre XLIV. *A la Comteſſe de* BASCHI. 1760. 73
Lettre XLV. *A la même.* 1760. 75
Lettre XLVI. *A M.* BERRIER. 1761. 77
Lettre XLVII. *Au Comte de S.* FLORENTIN. 79
Lettre XLVIII. *A M. de* BUSSI. 81
Lettre XLIX. *A la Maréchale de* BROGLIE. 1761. 83
Lettre L. *Au Maréch. de* SOUBISE. 1761. 84
Lettre LI. *A la Comteſſe de* BARAIL. 86
Lettre LII. *A M. de* VOLTAIRE. 1762. 88
Lettre LIII. *Au Marquis de* BEAUSSAC. 1762. 89
Lettre LIV. *Au Duc de* FITZ-JAMES. 1762. 91
Lettre LV. *Au Duc de* NIVERNOIS. 1762. 92
Lettre LVI. *A la Comteſſe de* BASCHI. 1762. 94
Lettre LVII. *Au Maréchal de* SOUBISE. 96
Lettre LVIII. *Au Duc de* CHOISEUIL. 1762. 98
Lettre LIX. *A la Comteſſe de* BASCHI. 1762. 101
Lettre LX. *A Mde l'Abbeſſe de* CHELLES. 1762. 104

Lettre LXI. *Au Duc de* NIVERNOIS. 1762. 106
Lettre LXII. *A la Comteſſe de* BASCHI. 1762. 107
Lettre LXIII. *Au Duc de* NIVERNOIS. 1762. 109
Lettre LXIV. *Au même. Octobre* 1762. 111
Lettre LXV. *A la Comteſſe de* BASCHI. 1762. 113
Lettre LXVI. *A la même.* 116
Lettre LXVII. *A la même.* 1762. 118
Lettre LXVIII. *Au Maréch. de* NOAILLES. 122
Lettre LXIX. *A la Comteſſe de* BASCHI. 125
Lettre LXX. *A la même.* 1762. 129
Lettre LXXI. *A la même.* 131
Lettre LXXII. *A M. l'Arch. de Paris.* 134
Lettre LXXIII. *Au Duc de* BROGLIE. 135
Lettre LXXIV. *A M. d'*ALEMBERT. 137
Lettre LXXV. *A M. de* VOLTAIRE. 138
Lettre LXXVI. *A la Comteſſe de* BASCHI. 140
Lettre LXXVII. *A la même.* 143
Lettre LXXVIII. *A la même.* 145
Lettre LXXIX. *A la même.* 147
Lettre LXXX. *A la même.* 149
Lettre LXXXI. *A Mde de* NEUILLI. 151
Lettre LXXXII. *A la Comteſſe de* BASCHI. 153
Lettre LXXXIII. *A la même.* 154
Lettre LXXXIV. *A la même.* Ibid.

Fin de la Table.

LETTRES

LETTRES
DE MADAME
LA MARQUISE
DE
POMPADOUR.

LETTRE I.

Au Duc de MIREPOIX. 1753.

VOs lettres, Monſieur le Duc, me font toujours plaiſir, comme vous ſavez : j'aime beaucoup ces petites bagatelles que vous m'avez choiſies & envoyées, parce qu'elles viennent de vous : elles n'ont certainement pas d'autre mérite. Les Anglais ne ſavent ni manger, ni vivre, ni travailler avec goût. Je vous plains ſincérement d'être obligé de vivre dans le pays du *Rosbif* & de

l'insolence. Je ne doute pas que vous ne soyez encore plus exposé que nous aux mauvaises chicanes & aux mauvais raisonnemens de ces fiers insulaires : il paraît qu'ils veulent la guerre ; tout leur embarras est de trouver un prétexte honnête. Mais le vrai crime & le plus grand, dont la France soit coupable à leurs yeux, est celui de rétablir sa marine.

La démarche que le Parlement d'Angleterre a faite en naturalisant les Juifs, étonne toute l'Europe : le vieux Maréchal dit que la religion, les loix, & les mœurs des Israélites, les rendent incapables d'être bons citoyens & bons sujets ; c'est toujours un peuple à part qui forme un Etat dans l'Etat, & à qui il ne faut accorder des privileges qu'avec discrétion. On suppose que l'or qui, comme l'amour, rend tous les hommes égaux, est le plus fort argument que les Juifs aient employé dans cette occasion. La France sait depuis longtemps, que ce précieux métal est tout-puissant en Angleterre, & que tout y est à vendre, la paix, la guerre, la justice & la vertu. Vous êtes content de la politesse des Ministres du Roi George ; mais nous ne le sommes pas de leur politique : ils ont, comme le Cardinal Mazarin, un grand dé-

faut dans les négociations ; c'eſt qu'ils veulent toujours tromper. Prenez ſoin de ne pas l'être, & penſez toujours à votre patrie & à vos amis.

LETTRE II.

Au même. 1753.

MAlgré toutes vos eſpérances & vos promeſſes, & les menſonges de la Cour de Londres, nous regardons la guerre comme inévitable, mais ſans nous alarmer : tous les cœurs des Indiens en Amérique ſont pour nous ; nous avons des vaiſſeaux, une bonne armée & de bons amis. Mylord Albemarle, qui s'occupe plus de ſes plaiſirs que de politique, a pourtant préſenté un grand mémoire, où il ſe plaint que c'eſt à l'inſtigation des Français que les ſauvages d'Amérique attaquent ſa nation. Il eſt triſte que ce peuple ſage ne puiſſe ſe faire aimer, & il eſt honteux de s'en plaindre. Ce mémoire ne méritait pas de réponſe ſérieuſe, & il n'en a pas eu. Monſieur l'Ambaſſadeur s'eſt encore plaint que la France conſtruiſait des vaiſſeaux : cette plainte ne méritait pas non plus de réponſe ſérieuſe, & elle n'en a pas eu. Le Roi compte ſur votre

zele, vos lumieres, & votre vigilance dans ce temps critique : voyez tout, obſervez tout, examinez tout. Les Anglais ne ſont pas fins : je ne crois pas qu'ils puiſſent vous ſurprendre. Je vous prie de faire mes civilités à la Ducheſſe *(a)* : c'eſt une femme que j'aime pour ſon eſprit & la bonté de ſon cœur : ces caracteres ſont rares dans ſon pays ; mais ils n'en ſont que plus eſtimables. Adieu, Monſieur le Duc ; ayez ſoin de votre ſanté pour le ſervice du Roi, & la ſatisfaction de ceux qui vous aiment. J'ai dans l'idée que nous vous reverrons bientôt : j'en ſerais bien aiſe, & j'en ſerais fâchée ; car je n'aime pas la guerre : elle ne fait que très-peu de bien, & toujours beaucoup de mal.

Je ſuis, &c.

LETTRE III.

A Madame la Maréchale d'ETRÉES. 1754.

JE m'apperçois de plus en plus que la condition des Rois & des Grands eſt bien triſte, & je m'imagine qu'un Palefrenier eſt un peu plus heureux que ſon Maître. Qu'il

(*a*) —— de Queensberry.

faut payer cher la pompe, la gloire & les magnifiques bagatelles que le peuple ignorant a la bêtiſe d'envier ! Pour moi, je vous avouerai que je n'ai pas eu ſix momens agréables depuis que je ſuis ici : tout le monde tâche de me plaire, & preſque tout le monde me déplaît : les plus brillantes converſations me donnent la migraine ; je bâille au milieu des fêtes, & j'éprouve ſans ceſſe, qu'il n'y a point de bonheur dans la vanité. Cependant il faut avaler le calice, tout dégoûtant qu'il ſoit, puiſque je l'ai voulu. Le Roi ſe porte bien, mais il s'ennuie tout comme les autres ; & les querelles du Clergé avec le Parlement ne contribuent pas à le mettre de bonne humeur. Les Miniſtres ſe donnent la torture pour les accorder ; mais les Prêtres ne veulent pas reculer d'un pas. Je ne ſaurais pourtant m'imaginer que leurs billets de confeſſion ſoient bien néceſſaires, ni que Dieu chaſſe de ſa préſence un honnête homme qui meurt ſans leurs paſſe-ports. Je m'imagine au contraire, qu'ils ſont pour la plupart vains, ambitieux, mauvais ſujets du Roi, & mauvais ſerviteurs de Dieu. Mais leur crédit eſt malheureuſement ſi grand par la ſainteté de leur caractere, & le beau prétexte de la Religion, qu'on ſe voit obligé de les ménager. Le Roi ſent bien que le

Parlement ſoutient les droits de ſa couronne contre le Clergé qui voudraient être indépendant : cependant il ſe trouve, pour ainſi dire, forcé de punir ſes amis, & de careſſer ſes ennemis : voilà la condition de ces Dieux de la terre, qu'on adore & qu'on mépriſe en même temps. Ces querelles ne vous affectent pas, ma chere amie, parce que vous êtes éloignée de la ſcene : mais moi, elles m'affligent, parce qu'elles affligent le meilleur des Rois. Prions Dieu, qu'il inſpire à ſes Miniſtres l'eſprit de paix & de charité. Avez-vous vu notre Comte *(a)* ? Je l'ai chargé d'une petite affaire. Après celle-là, j'en ai encore une autre à lui donner de la même importance : je connais ſes talens, & il en faut faire uſage : parlez-lui ; je vous embraſſe tendrement.

LETTRE IV.

A M. BERRIER. (b)

NE parlons point de remerciement, Monſieur : ſi j'avais connu un plus habile homme

(*a*) Le Comte de Valbelle.

(*b*) D'abord Lieutenant de Police à Paris, puis Contrôleur-Général, & enfin Secretaire des affaires étrangeres.

que vous, je l'aurais recommandé. Témoignez votre reconnaissance au Roi, en faisant mieux que vos prédécesseurs : c'est le plus beau compliment, & le seul que j'attends de vous. Il faut sur-tout à présent une grande intégrité, & de grands talens pour un emploi de cette importance : c'est cette raison qui vous a fait choisir. Il y a des gens, qui prétendent qu'il est impossible que la France ait une bonne marine, ou qu'elle la conserve long-temps. Ils disent encore, que cela pourrait produire une révolution dans le Gouvernement ; que pour le moins l'autorité royale en souffrirait ; qu'une grande marine, & le grand commerce, qui en est la suite, supposent la liberté des sujets, comme dans une Monarchie mixte telle que l'Angleterre, ou dans une République telle que la Hollande. Si cela était, il n'y aurait pas le petit mot à dire : je ne serais pas bien aise que le Roi descendît de son Trône, & que, de maître absolu, il devînt le premier serviteur de l'Etat. Croyez-vous, Monsieur, que les Français soient faits pour la liberté, ou que ces beaux raisonnemens soient raisonnables ? Il me paraît que c'est une mauvaise excuse pour les Ministres précédens, & elle n'en saurait être une bonne pour leurs Successeurs. Travaillez donc, Mon-

ſieur, avec zele, & faites reſpecter le nom Français dans les deux mers. Votre département eſt le plus important, comme le plus difficile : qui commande à la mer, commande à la terre. Vous ſerez étonné qu'une femme vous parle de tout cela; mais ma ſituation eſt ſinguliere en tout, comme ma fortune. J'ai éprouvé plus d'une fois, que les femmes peuvent avoir raiſon & donner de bons conſeils : votre élévation en eſt un nouvel exemple. Au nom de Dieu & de la France, honorez-vous, honorez-moi. Adieu, Monſieur, je vous ſouhaite autant de bons ſuccès, que vos ennemis & les miens vous en ſouhaitent de mauvais.

Je ſuis, &c.

LETTRE V.

A M. DIDEROT.

MOnſieur, je ne puis rien dans l'affaire du *Dictionnaire Encyclopédique* : on dit qu'il y a dans ce livre des maximes contraires à la Religion & à l'autorité du Roi. Si cela eſt, il faut brûler le livre : ſi cela n'eſt pas, il faut brûler les calomniateurs. Mais malheureuſement ce ſont les Eccléſiaſtiques qui vous accuſent, & ils ne veulent pas

avoir tort. Je ne sais que penser sur tout cela, mais je sais quel parti prendre ; c'est de ne m'en mêler en aucune maniere : les Prêtres sont trop dangereux. Cependant tout le monde me dit du bien de vous : on estime votre mérite, on honore votre vertu. Sur ces témoignages, qui vous sont si glorieux, je vous crois presque innocent ; & je me ferai un plaisir de vous obliger en toute autre chose. La proscription de l'*Encyclopédie* est un point résolu sur la déposition des dévots, qui ne sont pas toujours justes & vrais. Si le livre n'est pas tel qu'ils le disent, je ne puis que vous plaindre, & détester l'hypocrisie & le faux zele, en attendant que vous m'offriez une autre occasion de vous être utile, &c.

LETTRE VI.

A la Marquise de BRETEUIL.

Mars 1754.

JE vous dois une réponse, & je vous la fais avec beaucoup de plaisir. Vous voyez que dans ce pays, où l'on a d'ordinaire la mémoire si courte, je n'oublie cependant pas mes amis. Il y a des gens qui s'amusent à me représenter comme une femme hautai-

ne, intéreſſée, incapable de ſentir & d'aimer le mérite. Vous ſavez ce qui en eſt : mais je vous avoue que ces jugemens m'affligent, parce qu'ils ſont injuſtes, & peut-être m'affligeraient-ils davantage, s'ils ne l'étaient pas : car, en pareil cas, la vérité irrite plus que le menſonge. Je ne ſuis pas hautaine, car je vis familiérement avec les perſonnes que j'eſtime : pour les autres, je ne me ſoucie pas de les fâcher, ni de leur déplaire. Je ne ſuis pas intéreſſée, puiſque je dépenſe tant d'argent pour obliger ſouvent mes ennemis, & plus ſouvent des ingrats. Je ne ſuis pas incapable d'aimer le mérite, puiſque je vous aime tendrement, & que je ſaiſis avec empreſſement toutes les occaſions qui ſe préſentent de vous en convaincre. Je ſuis bien heureuſe d'en avoir encore trouvé une nouvelle : mais ſavez-vous, Madame, que je ſuis dans une grande colere ? Pourquoi me parlez-vous de cette place vacante chez la Reine ? Eſt-ce que je ne penſe pas toujours à vous ? Je devrais vous punir, & vous cacher ce qui eſt arrivé : mais mon cœur, que je conſulte toujours, ne le veut pas. Je vous apprends donc que vous aviez été nommée à cette place, avant que j'euſſe reçu votre lettre. Je ne veux pas vous dire quelle eſt la per-

ſonne qui vous a propoſée, & qui a réuſſi : ſachez ſeulement que c'eſt une perſonne qui eſt toute à vous, & qui ne veut point recevoir de complimens. Je crois qu'il eſt bon que vous veniez promptement remercier le Roi, & m'embraſſer.

Vous verrez ici un grand homme ſec *(a)*, noir comme un démon, haïſſant comme Charles XII les femmes & les plaiſirs, mais aimant comme lui à la fureur la guerre & la gloire. Il nous a fait beaucoup de mal dans la derniere guerre, & il eſt venu offrir ſes ſervices pour en faire autant aux Anglais à la premiere occaſion, qui ne viendra peut-être que trop tôt. Je finis ici ma lettre pour aller ſouper, & puis m'ennuyer. Adieu, ma belle Marquiſe, aimez tout le monde, & moi plus que tous les autres.

LETTRE VII.

A la Comteſſe de BRANCAS.

VOus m'avez fait rire avec votre petit Evêque : eſt-il donc bien vrai qu'il s'amuſait dans ſon carroſſe à mettre des mouches ſur le viſage de la belle Ducheſſe ? Je ne crois pas

(*a*) M. Courtin, fameux partiſan.

que ce ſoit là une fonction épiſcopale : mais elle eſt agréable, & il ſerait à ſouhaiter que les Prêtres ne fiſſent jamais plus grand mal. Mais laiſſons là ce *révérend pere en Dieu*, & parlons de nous, ma chere amie ; m'aimez-vous encore davantage que la ſemaine derniere ? Pour moi, je ſens que je vous aime tous les jours de plus en plus, & que votre affection m'eſt néceſſaire : je m'ennuye quand je ne vous vois pas. Que ces méchans hommes, qui prétendent que les femmes ne peuvent s'aimer, viennent à nous ; ils en apprendront des nouvelles. J'ai beaucoup de connaiſſances, beaucoup de très-humbles ſerviteurs & de très-humbles ſervantes, que je vois ſans plaiſir, & que je quitte ſans regret. Il me faut un bon cœur, un eſprit agréable comme le vôtre pour me plaire. Le Roi eſt allé à la chaſſe par le plus furieux temps du monde ; il s'en moque, il a un corps de fer. Pour ſes petits ſeigneurs qui ſont faits de papier mâché, c'eſt tout autre choſe ; mais il faut ſuivre le maître, & paraître content. Pendant ce temps-là, comme il faut faire quelque choſe, je me promene dans ma galerie ; je regarde mes tableaux, je bâille & j'écris. Ne trouvez-vous pas que je ſuis bien heureuſe ? On a repréſenté ici la nouvelle tragédie de Voltaire :

il

il eſt étonnant que ce vieillard faſſe encore des enfans ſi beaux & ſi vigoureux. C'eſt un homme unique que ce Voltaire ; il n'y a perſonne qui ſache mieux faire rire & faire pleurer.

Je vous prie, Madame, de m'amener votre petite fille ; je veux la baiſer & la marier, ſi vous le voulez bien : je l'aime beaucoup, parce que j'aime beaucoup tout ce qui vous appartient & qui vous reſſemble. Mais j'entends du bruit : voici des importuns qui viennent me chercher pour un petit ſouper, & qui m'obligent d'interrompre ma lettre & mon plaiſir. Je la reprendrai demain.

En ſortant du lit, je commence par vous ſouhaiter le bon jour. J'avais prévu que je m'ennuyerais hier, & j'ai deviné juſte. Ah ! que les bienſéances du monde ſont une choſe bien imaginée ! La compagnie ne me plaiſait pas : c'étaient de gens fort civils, très-fades, & dont les flatteries faiſaient mal au cœur. Ils riaient de tous les bons mots que je n'avais pas dits, & voulaient me perſuader en dépit de moi-même, que j'avais envie de briller avec eux. Croyez-moi, ma chere, tous les flatteurs ſont des ſots qui s'imaginent que les autres leur reſſemblent. Il y avait auſſi de belles fem-

mes, mais ridicules, qui ſemblaient dire aux hommes, *voilà mon viſage, admirez-le.* Quel tourment, ma chere Comteſſe, que ces petits ſoupers qu'on trouve ſi agréables & ſi délicieux ! Je ſuis preſque convaincue qu'il n'y a perſonne qui n'ait envie de bâiller, lorſque tout le monde ſe récrie qu'il a bien du plaiſir. Pour moi, je n'y en ai point : mais, en récompenſe, je ne manque jamais d'y attraper beaucoup d'ennui & une bonne migraine. Voilà la vie agréable que je mene, & que je ſouhaite à tous mes ennemis. Il n'y a point de nouvelles publiques, mais beaucoup d'aventures, d'intrigues & de baſſeſſes particulieres. J'écoute encore ceux qui me les racontent ; mais je les mépriſe, & ils ne me plaiſent plus comme autrefois ; ce qui me fait croire que mon cœur devient meilleur. Mais, pourquoi ne me dites-vous pas de finir ? Je m'imagine que ma lettre eſt aſſez longue, non pas pour moi qui aime à vous écrire, mais pour vous que j'ennuye. Je m'en vais la relire : mon Dieu ! quel fatras ! Je n'y trouve qu'une choſe que vous approuverez : ce ſont les marques d'amitié que je vous donne : tout cela eſt bon & vrai. Quant au reſte, je vous conſeillerais de ne pas le lire, ſi vous ne l'aviez déja lu.

Je ſuis, &c.

LETTRE VIII.

Au Duc de MIREPOIX. 1755.

VOus êtes, Monſieur l'Ambaſſadeur, un charmant correſpondant pour une femme : mais on a peur que vous ne ſoyiez pas aſſez vigilant pour obſerver les démarches des Anglais. Il paraît évident qu'ils ont quelque grand deſſein en vue : ils ſont de grands armemens dans tous leurs ports ; ils font paſſer en Amérique des troupes & des munitions de toute eſpece. Cependant on trouve extraordinaire que vous répétiez ſans ceſſe dans toutes vos dépêches, que le Roi d'Angleterre eſt toujours notre ami, & qu'il n'a aucune mauvaiſe intention contre nous. Vous ſavez mieux que moi que tout le ſecret de la politique conſiſte à mentir à propos, & que les Rois peuvent mentir comme les autres. Il ſerait honteux que, dans ces matieres, un Français fût la dupe des Anglais, & j'ai bien peur que vous ne le ſoyiez, à moins que vous ne vous teniez bien ſur vos gardes pour votre propre réputation, & pour faire honneur à vos amis. Il y a par exemple un certain Général Braddock qui a commencé les hoſtilités en Amérique ; il eſt impoſſible

qu'il ait osé agir sans ordre ; & s'il en a reçu, vous voyez que vos bons amis d'Angleterre sont des fourbes & se moquent de vous. Les affaires ne peuvent rester où elles en sont : nous saurons bientôt à quoi nous en tenir : mais, en attendant, je crains que vous ne reveniez brusquement ici avec la honte d'avoir été trompé en politique par les plus mauvais politiques qui soient sur la terre. Si cela arrivait, j'en serais très-affligée & pour vous & pour moi ; car vous savez avec quel zele j'ai toujours été & serai toujours disposée à vous servir. Je vous salue de tout mon cœur ; ayez soin de votre gloire & de nos intérêts.

Je suis, &c.

LETTRE IX.

Au même. 1755.

VOus nous avez enfin trompés, Monsieur le Duc, parce que vous avez été trompé le premier ; mais on trouve étrange que vous l'ayez été. Comment est-il possible que le Roi d'Angleterre ait donné un ordre aussi injuste & digne du siecle d'Attila, sans que vous en ayez eu le moindre soupçon ? Voilà donc deux vaisseaux de guerre & plus de

trois cens vaiſſeaux marchands ſaiſis au mi-lieu de la paix, & ſans déclaration de guerre. Après cela, vantez encore la juſtice & l'humanité des Anglais. Le Roi a été ſurpris, & toute la nation eſt indignée : jamais perſonne ne les aurait cru capables de commencer la guerre comme les pirates d'Alger. Nos Miniſtres ſentent bien que toutes leurs repréſentations à la Cour de Londres ſeront inutiles : les voleurs ne prennent pas pour rendre. Cependant c'eſt une démarche qu'il faudra faire pour la gloire du Roi, & pour ſuivre les formes de la juſtice même avec les injuſtes. L'Europe verra alors avec étonnement ſa modération & le crime de ſes ennemis. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

LETTRE X.

Au même. *Juin* 1755.

JE penſe, comme vous, Monſieur l'Ambaſſadeur, que vous ne pouvez plus reſter décemment à Londres ; & on eſpere vous voir bientôt ici. Je ne ſais pas quel ſera l'événement de cette guerre ; mais ſi la fortune ſe met du parti de la juſtice, nous n'a-

vons rien à craindre. Notre marine eſt, dit-on, ſur un aſſez bon pied, & capable de faire tête aux Anglais : Dieu le veuille ! Cependant, malgré les promeſſes & la confiance de nos Miniſtres, le Roi n'eſt pas ſans inquiétude, ni la nation non plus. C'eſt une guerre de mer que nous allons avoir, & la mer ne ſemble pas l'élément des Français : on peut même dire qu'ils ne l'aiment pas : quoi qu'il en ſoit, on fera ce qu'on pourra. Ne manquez pas de rapporter avec vous une liſte exacte de la marine Anglaiſe, du nombre de leurs vaiſſeaux, de leurs matelots, de leurs troupes de terre & de mer ; informez-vous avec adreſſe de leurs deſſeins, de leurs négociations avec les Princes du continent, de leurs reſſources & de leurs projets, &c. Tout le monde ſe flatte que nous aurons la ſupériorité ſur terre, & il y a beaucoup d'apparence ; de ſorte que quelques pertes que nous faſſions ſur mer, le continent nous dédommagera ; & le pis-aller ſera de faire une paix telle que celle d'Aix-la-Chapelle, par laquelle toutes les Puiſſances, après s'être épuiſées d'hommes & d'argent, ſe ſont à-peu-près trouvées au même point d'où elles étaient parties ; car le temps de faire des conquêtes eſt paſſé. On croit que le Roi George s'eſt trouvé forcé de faire

cette démarche violente ſi contraire à ſa gloire : les marchands de Londres, par leur crédit, leur argent & leurs clameurs, menent leur Roi par le nez, & l'obligent à faire la guerre, quelque inclination qu'il ait pour la paix. Vous voyez, Monſieur le Duc, qu'il y a des inconvéniens par-tout : dans les Monarchies abſolues, les Rois peuvent faire tout le mal qu'ils veulent ; dans les Monarchies mixtes, ils ne peuvent pas même faire le bien. Pour nous, tâchons toujours de le faire, en aimant & en ſervant notre Roi & nos amis.

Je ſuis, &c.

LETTRE XI.

A la Ducheſſe d'AIGUILLON. 1755.

JE m'afflige avec vous de la mort de M. de Monteſquieu : c'était un grand homme & un bon citoyen ; il était bien digne d'être votre ami. Je m'imagine que la Sorbonne laiſſera ſes cendres en paix ; c'eſt une action lâche & indigne d'attaquer les morts. Le P. Caſtal ſe vante de l'avoir fait mourir en bon chrétien, comme s'il n'eût pas été bon chrétien auparavant. Pour moi je penſe que les honnêtes gens & les gens

de mérite le ſont, quoiqu'ils ne faſſent pas tant de bruit que les autres, & qu'ils ſoient plus modeſtes, ſans préjugés & ſans fanatiſme. Le Roi eſtimait cet illuſtre mort, & il a été touché de ſa perte. Ses petits ouvrages, comme le *Temple de Gnide* & autres, faiſaient mes délices. Quant à ſon *Eſprit des loix*, je n'avais ni le temps, ni peut-être la capacité de le lire : ces lectures profondes ne conviennent qu'à peu de femmes. On dit qu'il vous a laiſſé quelques papiers intéreſſans : je ne doute pas que vous n'en faſſiez part au public, lorſque le temps aura apporté quelque ſoulagement à votre douleur. La maniere dont vous pleurez vos amis, fait voir combien vous êtes digne d'en avoir. J'ai l'avantage d'être de ce nombre, & c'eſt un des biens que j'eſtime le plus. Si je puis vous être utile à quelque choſe dans cette occaſion, ne me refuſez pas, Madame, le plaiſir de vous obliger, &c.

LETTRE XII.

A la Ducheſſe de CHAROST. *(a)* 1755.

VOus me demandez, Madame, ce que nous faiſons à Verſailles : nous parlons de

(a) Dame d'honneur de la Reine.

politique, nous battons les Anglais ; nous penſons auſſi à la paix. Comme vous aimez ces matieres, & que j'en ai malheureuſement la tête pleine, je m'en vais cauſer amicalement avec vous un quart-d'heure ; après quoi, ma belle Ducheſſe, vous irez à la Comédie, ſi vous avez mal à la tête. Pour commencer, je vous dirai donc que le Roi eſt pacifique : il n'a jamais oublié les leçons que ſon Biſaïeul lui donna à ce ſujet, lorſqu'il était encore enfant. Cependant il ſe voit aujourd'hui forcé de tirer l'épée pour venger ſon honneur & celui de ſa couronne. Si on liſait dans quelque hiſtoire ces paroles : » Le Roi de ce peuple ſaiſit & confiſ-
» qua à ſon profit trois cens vaiſſeaux d'une
» nation voiſine qui trafiquait en mer ſous
» la protection des traités, & tous les
» hommes qui s'y trouvaient furent chargés
» de fers, & jettés dans des culs de baſſe-
» foſſe : « on demanderait auſſi-tôt ſi cela ne s'eſt pas paſſé parmi les Cannibales. C'eſt pourtant le Roi humain d'une nation humaine, qui a commis cette action. Il paraît que les ſauvages d'Angleterre ont une juſtice comme une religion à part, ce qui ne les empêche pas de réclamer pour eux la juſtice générale. On dirait néanmoins que ces hommes ſi hardis ſont embarraſſés dès

le premier pas : ils cabalent beaucoup dans le nord pour nous chercher des ennemis, & défendre le pays d'Hanovre. Mais, à propos de ce beau pays d'Hanovre, M. de Maurepas disait une fois pour plaisanter, que c'était sans doute par amitié pour les Français que les Anglais avaient mis l'illustre Maison d'Hanovre sur le trône, & pris pour leur Roi le dernier des neuf grands Vassaux du Saint Empire Romain. Auparavant, ils pouvaient presque dire qu'ils n'avaient que la chûte du Ciel à craindre ; mais à présent, il faut qu'ils viennent se battre sur terre pour défendre les déserts de ce misérable électorat : il faut qu'ils s'épuisent par les guerres & les alliances du continent, jusqu'à ce qu'à la fin ils succomberont sous le poids de leurs dettes & de leurs pertes. Le Roi est résolu de donner aux Anglais l'exemple de la justice & de la modération. On leur demandera la restitution de nos vaisseaux, & sur leur refus on fera usage de la *derniere raison des Rois*. On croit que les Hollandais accepteront la neutralité qu'on leur offrira : leurs traités avec nos ennemis ne les obligent qu'en cas d'invasion, & nous ne pensons pas du tout à envahir leur isle : il y a assez d'endroits où nous pourrons les joindre.

Adieu, ma chere Ducheſſe, je ſuis au bout de ma politique ; ces affaires ne conviennent pas trop à une belle femme : mais pour moi, qui ai preſque paſſé le temps de plaire, toute occupation m'eſt bonne, pourvu qu'elle m'empêche de bâiller, & qu'elle me donne occaſion d'obliger ceux que j'aime.

Je ſuis, &c.

LETTRE XIII.

Au Marquis d'ALBRET. (a) 1755.

VOus nous avez appris une bonne nouvelle ; cette converſion du Prince de Heſſe eſt un miracle de la grace & de la politique : ainſi Dieu, dans ſa ſageſſe profonde, ſe ſert quelquefois de moyens humains pour opérer des prodiges ſurnaturels. Ce bon Prince ne pouvait pas ſe faire Catholique plus à propos pour nous & pour lui. Les Anglais en murmureront, & nous bénirons le Ciel. Mais on dit que le vieux Duc, qui eſt fort dévot dans ſa vieille croyance, ne voit pas cette démarche de ſon fils avec plaiſir, & on craint qu'il ne la rende inutile. Après tout, le jeune Prince ne ſera-t-il pas maî-

(a) Ambaſſadeur à Vienne.

tre après la mort de ſon pere, & pourra-t-on le forcer de vendre ſes ſoldats & ſa conſcience aux ennemis de ſa nouvelle Religion ? Les Anglais & le *Renard du Nord* feront ſans doute grand bruit, & ne manqueront pas d'alléguer l'important prétexte de la Religion Proteſtante, quoique, pour le dire en paſſant, la Religion ne les touche guere : mais il faudra les laiſſer crier, & profiter de toutes les graces de la Providence.

Je penſe toujours à vous, M. le Marquis : je vous prie d'être perſuadé que je ne laiſſerai échapper aucune occaſion de vous obliger, parce que vous ſervez bien le Roi & vos amis, &c.

LETTRE XIV.

Au Comte d'AFRI. 1755.

ON ſe doutait déja ici de cette négociation des Anglais en Ruſſie, & nos Miniſtres n'en paraiſſent pas fort alarmés. Qu'eſt-ce que le Roi George pourra faire avec les cinquante mille barbares qu'il marchande ? D'ailleurs, nous avons ici d'autres vues, & il y a à parier que la Czarine rompra, avant qu'il ſoit ſix mois, ſon traité avec le Roi George. Nous ne ſommes plus dans le temps

des

des alliances durables, & les intérêts des Princes de l'Europe changent à préſent preſque toutes les nouvelles lunes. On compte toujours que le Prince de Heſſe, puiſqu'il faut qu'il vende ſes troupes, les vendra aux honnêtes gens : qui pourrait l'en empêcher ? On eſt toujours fort content de vous, & des diſpoſitions des Hollandais à notre égard. S'ils avaient quelque défiance, le Roi eſt diſpoſé volontiers à leur remettre Dunkerque entre les mains juſqu'à la paix pour caution de ſa parole. S'ils le refuſent, & ſe contentent de ſa parole, ils lui rendront juſtice, & cela prouvera qu'ils n'ont pas mauvaiſe opinion de nous. J'avais déja oui parler de cette belle *Hiſtoire de Madame la Marquiſe de Pompadour*, qui ſe débite en Hollande : je ſoupçonne comme vous qu'elle vient originairement d'Angleterre, parce qu'elle eſt pleine de menſonges palpables, de bêtiſes & d'injures groſſieres. Les Anglais ſont incapables d'écrire ; ils ont plus de paſſion que de raiſon. Quoi qu'il en ſoit, s'il était poſſible de ſupprimer ce beau livre, je n'en ſerais pas fâchée, pour l'amour de moi & pour l'amour de la vérité, qu'il faut conſidérer en toutes choſes. Il eſt vrai qu'il n'y a que des Anglais & des laquais qui puiſſent la lire ou la croire : mais

il eſt bien déſagréable de ſervir de paſſe-temps à des Anglais & à des laquais. Voyez, M. l'Ambaſſadeur, ce qu'il y a à faire, & ce qu'on peut faire. Il faut toujours vous remercier de vos lettres & de votre correſpondance : rien ne peut m'être plus agréable, & plus utile dans la poſition où je me trouve. Le Roi a toujours beaucoup d'eſtime pour vous : vous l'avez ſervi avec zele & avec ſuccès dans une conjoncture fort critique ; ſoyez ſûr que vous n'aurez pas lieu de vous en repentir. L'Ambaſſadeur d'Hollande parle très-bien de vous, & dit que vous avez dans ſon pays la réputation d'un très-honnête homme, & d'un grand Miniſtre : cela eſt fort heureux pour les affaires du Roi, & donne beaucoup de ſatisfaction à tous ceux qui, comme moi, vous veulent du bien, & ne négligent aucune occaſion de vous en donner des preuves.

Je ſuis, &c.

LETTRE XV.

A Madame DUBOCAGE.

J'Ai reçu avec beaucoup de plaiſir & de reconnaiſſance le beau poëme que vous m'avez envoyé. Si la découverte de Chriſtophe

Colomb n'avait déja éterniſé ſa mémoire, vos vers le rendraient immortel. Vous le rendez amoureux, comme Enée le fut de ſa Didon ; cela eſt galant & naturel : l'amour eſt la paſſion des grands hommes, & leur fait mériter la gloire, pourvû qu'il ne leur tourne pas la tête. Je crois que jamais Colomb n'a été ſi bien chanté, ni par une plus belle bouche : vous en faites d'ailleurs un excellent chrétien : ainſi il ne lui manque aucun mérite. Je ne ſais ce que dira notre bon ami Voltaire : il a écrit quelque part que les femmes ſont capables de faire tout ce que font les hommes, & que la ſeule différence qui ſoit entre les deux ſexes, eſt, que le nôtre eſt plus aimable. Je ſuis tentée de croire qu'il a raiſon, ſur-tout après avoir lu votre *Colombiade ;* & je m'imagine qu'il en eſt un peu jaloux : car j'y ai remarqué plus de mille vers qu'il voudrait ſans doute avoir faits. Je vous prie, Madame, de me fournir une occaſion de vous obliger.

Je ſuis, &c.

LETTRE XVI.

A M. Rouillé. (a) 1756.

VOus ſavez, Monſieur, quelle eſt la réſolution du Roi ; il faut ſans doute s'y con-

(a) Miniſtre de la Marine.

former. Je conviens que la démarche eſt un peu humiliante & inutile : les Anglais n'ont pas ſaiſi nos vaiſſeaux pour les rendre. Il eſt vrai que les particuliers ont quelquefois des remords de conſcience ; mais les Rois n'en ont point. Ecrivez cependant au Miniſtre Fox : on dit que ce mot ſignifie *Renard* en Français : je ſouhaite qu'il n'agiſſe pas en renard. Si l'on refuſe de faire juſtice au Roi, toute l'Europe l'apprendra avec indignation, & nous pourrons nous venger des pirates, avec la certitude d'être approuvés des peuples & des Princes qui connaiſſent les loix du droit public & de l'honneur. Que votre lettre ſoit modérée, mais forte, & digne du Roi que vous ſervez. M. d'Afri me mande que l'Ambaſſadeur d'Angleterre à la Haye ſe donne beaucoup de peine pour faire concevoir aux Hollandais qu'ils ſont obligés de prendre parti contre nous, & il n'en prend pas moins pour leur faire concevoir le contraire ; il y a apparence qu'on l'écoute plus volontiers, parce qu'il a la juſtice & la raiſon de ſon côté. Les *bons Comperes* d'Henri IV ſont trop ſages pour s'embarquer dans une guerre dont ils ne pourraient retirer ni honneur ni profit. Ils ſe ſouviennent d'ailleurs que la derniere leur a coûté aſſez cher, & l'on ne croit pas qu'ils ſe départent

de la ſage réſolution qu'ils ont priſe à ce ſujet. Cependant, Monſieur, dans votre département, qui eſt ſans contredit le plus délicat, n'oubliez rien pour les ménager : aſſurez-les, dans toutes vos dépêches & vos inſtructions, de l'eſtime & de l'amitié du Roi. Ces petites politeſſes ne ſont rien en elles-mêmes, & cependant elles produiſent toujours de bons effets. Le Marquis de Louvois a fait vingt ennemis à Louis XIV, par ſa hauteur & ſon inſolence avec les Princes étrangers. Soyons toujours modeſtes, mais ſans baſſeſſe & ſans lâcheté. Adieu, Monſieur ; je penſe & je dis toujours du bien de vous.

LETTRE XVII.

Au Maréchal-Duc de BELLISLE. *Mars* 1756.

VOus voyez, M. le Maréchal, que les badauds de Paris, dans leur babil oiſif, peuvent quelquefois donner de bonnes idées & de bons conſeils. Vous approuvez l'expédition de Minorque, & en effet il ſera fort plaiſant d'aller dans un endroit où les Anglais ne nous attendent pas, au lieu d'aller à Londres où ils ont ſi peur de nous voir. Je ne connais pas les Miniſtres du Roi George ; mais il paraît que ces gens-là ont

perdu la tête, & ſont ſupérieurement ridicules. Ils ne ſavent ce qu'ils veulent faire, ou ce qu'ils ne veulent pas faire ; & au lieu de ſe préparer à attaquer, puiſqu'ils ſont les premiers agreſſeurs, ils ne ſongent qu'à défendre leur pays contre une invaſion qu'ils craignent, & qu'ils ne devraient pour le moins craindre qu'après une longue guerre malheureuſe. Tout le monde convient que M. de la Galiſſoniere eſt l'homme le plus propre pour commander la flotte de Toulon, & d'ailleurs il n'y a pas grand péril : grace à la profonde ſageſſe du Miniſtere Anglais, il n'y a pas d'ennemis dans la Méditerranée. On a recommandé M. de Richelieu pour le ſiege de Port-Mahon : cet homme ſe croit propre à tout, ſe préſente à tout, & obtient tout : il eſt intrigant, hardi, & parle bien ; on l'aime, & on l'emploie. Dieu veuille qu'il réuſſiſſe, quoiqu'il y ait bien des gens qui en ſeraient ſurpris & fâchés ! Vous avez bien raiſon de dire que la ſituation de ce pauvre Prince de Heſſe eſt fâcheuſe. Les Anglais, par leurs intrigues & le fanatiſme de ſes propres ſujets, l'ont donc forcé à leur vendre ſes troupes. Avec ce ſecours & leurs Hanovriens, ils auront une armée en Allemagne, qui ſera, dit-on, commandée par le Duc de Cumberland. C'eſt

un mauvais Général, qui n'a jamais battu qu'une poignée d'Ecoſſais : j'eſpere qu'il ne ſera pas plus habile en Allemagne qu'il l'a été en Flandres pendant la derniere guerre. On aſſure que notre bon ami le Roi de P... *(a)* eſt ſur le point d'accepter l'argent que les Anglais lui offrent pour ſe battre à ſon profit : il n'en a jamais fait d'autre. Il faut avouer, M. le Maréchal, que voici une guerre bien étrange qui ſe prépare. C'était une querelle particuliere entre la France & l'Angleterre, & cette étincelle va embraſer toute l'Europe. Il ſemble que la juſtice & la probité ne ſoient faites que pour le peuple : les Princes ſe mettent au deſſus. Continuez-moi vos leçons ſur cette miſérable politique, puiſque par la bizarrerie de mon ſort je ſuis obligée d'y prendre part, & d'en ſavoir quelque choſe. Le Roi a beaucoup de confiance dans vos lumieres, & la nation vous révere : dirigez-nous dans ces temps critiques, & rempliſſez nos eſpérances, &c.

LETTRE XVIII.

A la Maréchale d'ETRÉES. Mars 1756.

CRoyez, ma reſpectable amie, que ce n'eſt pas ma faute ſi M. le Maréchal n'a pas

(a) Pruſſe.

le commandement de l'expédition de Minorque. Mais ceux qui ont beaucoup d'intrigue, l'emportent preſque toujours ſur ceux qui n'ont que beaucoup de mérite. Le Duc de Richelieu a tout promis, & on a tout cru. Cependant c'eſt une petite affaire de deux mois tout au plus. On emploiera M. le Maréchal dans une autre occaſion encore plus importante. Il eſt deſtiné à commander bientôt une armée en Allemagne, & il aura affaire à une ancienne connaiſſance, le Duc de Cumberland : je m'imagine qu'il ne le craint guere. Le Comte de Saxe diſait que ce Duc était un gaſcon qui n'avait jamais tenu parole : en effet, il avait promis *de venir à Paris en* 1745, *ou de manger ſes bottes ;* il n'eſt pas venu à Paris, il n'a pas mangé ſes bottes, & nous l'attendons encore.

J'ai été fort affligée de la mort de votre niece : une jeune perſonne ſi belle & ſi vertueuſe méritait de vivre plus long-temps, ſi toutefois la vie eſt un bien, ce que je ne crois pas du tout. Je conçois & je partage la douleur que ſa perte a dû vous cauſer : que ne puis-je vous conſoler! On eſpere vous voir bientôt à Verſailles : & pour moi je le deſire plus que perſonne pour vos propres intérêts & ma ſatisfaction particuliere. Je

Vous salue, Madame, avec tendresse; croyez que je ne pense qu'à vous servir & à vous aimer, &c.

LETTRE XIX.

Au Duc de BOUFLERS. 1756.

J'Ai reçu ce matin une belle & importante lettre de votre part, & puis une autre d'Hollande, où l'on me dit que les Anglais viennent d'annoncer un jeûne public pour attirer la bénédiction de Dieu sur leurs armes. Je ne sais pas si le jeûne est bon pour gagner des batailles : mais je sais que pour plaire à Dieu, il ne faut pas commettre d'injustice, ni prétendre l'associer à nos crimes. Je ne jeûnerai pas pour la prospérité de la France; mais je la recommanderai à la justice du Ciel & aux bras de nos soldats. M. de Turenne disait que Dieu *était toujours pour les plus gros escadrons :* c'est pourquoi, comme le Ciel est sourd aux prieres des faibles, nous aurons soin d'avoir une bonne armée, & d'y mettre à la tête un meilleur Général que le Duc de Cumberland, qui doit être envoyé contre nous, à ce qu'on assure. Je plains sincérement le pauvre Prince de Hesse : sa conversion ne sera utile qu'à lui : c'est

bien dommage. Je ſuis enchantée d'apprendre l'heureux ſuccès de votre négociation : elle paraîtra étrange à toute l'Europe ; mais elle eſt néceſſaire, & par conſéquent fort naturelle. Il ſemble que vos Allemands ſavent entendre raiſon : que Dieu les conſerve dans leurs bons ſentimens, & vous donne toute la ſanté néceſſaire pour ſervir votre patrie, & nous procurer des amis, &c.

LETTRE XX.

Au Comte de TRESSAN. *(a) 6 Mai 1756.*

J'Ai lu avec bien du plaiſir votre lettre & vos beaux vers : je vous en remercierais, ſi je les méritais. Je ſavais bien que vous excelliez à écrire en proſe ; mais j'ignorais juſqu'ici vos talens pour le langage des Dieux & de la flatterie : vous êtes pourtant un charmant flatteur ; on ne ſaurait ni vous croire, ni ſe fâcher contre vous. Ce que vous dites du Roi Staniſlas eſt vrai & touchant : c'eſt un grand homme, parce qu'il eſt bienfaiſant & humain. Il porte ſur ſon viſage, comme ſa digne fille, le caractere de la vertu : les Lorrains l'adorent, les Etrangers l'admirent, & ſouhaitent inuti-

(a) Commandant en Lorraine.

lement que leurs maîtres lui reſſemblent. Toutes les fois que j'ai vu ce bon Prince, j'ai été ſaiſie d'un ſentiment de vénération, qui eſt ſans doute le tribut naturel que les méchans mêmes payent à la vertu. J'ai toujours eu beaucoup d'eſtime pour Madame la Marquiſe de Bouflers, & je ſuis bien ſenſible à ſon ſouvenir : je vous prie, M. le Comte, de lui faire mes civilités & mes offres de ſervice.

On dit que le Roi de Pologne a un nain qui eſt un prodige, & qui fait mille eſpiégleries pleines d'eſprit, quoiqu'on ne puiſſe lui faire comprendre qu'il y a un Dieu. Je voudrais bien le voir : mais comme cela eſt impoſſible, il n'y faut pas penſer. Je vous prie de m'en dire quelque choſe la premiere fois. J'embraſſe de tout mon cœur Madame la Comteſſe & vos jolis enfans : comptez que je ne vous oublierai jamais, lorſque je pourrai vous être utile, &c.

LETTRE XXI.

Au Marquis de la GALISSONIERE.

Mai 1756.

JE vous ſuis bien obligée, Monſieur le Marquis, de vos attentions pour moi, &

charmée de votre victoire ſur les Anglais ; pour vous & pour nous. Les Dieux de la mer ne ſont pas accoutumés à des défaites ſur leur propre élément : mais vous les y accoutumerez. Venez, Monſieur, jouir de la gloire & des récompenſes que vous méritez : perſonne ne vous verra avec plus de plaiſir que moi.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXII.

Au Comte de STAREMBERG. *Juin* 1756.

M. Rouillé m'a remis la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'ai pour vous toute l'eſtime qui eſt due au Miniſtre d'une grande Reine, dont vous avez mérité la confiance par votre intégrité & vos lumieres. Le zele avec lequel vous vous appliquez à faire réuſſir l'importante négociation qui ſe traite à préſent, vous méritera la reconnaiſſance de votre patrie & celle de la France. Il y a plus de trois cens ans que les Auguſtes Maiſons d'Autriche & de France ſont ennemies : le Cardinal de Richelieu avait augmenté la brêche ; leurs intérêts les ont diviſées, & leurs intérêts vont les réunir. Jamais Charles VI, qui haïſſait tant la France,

France, n'aurait imaginé que ſa fille s'allierait avec elle : mais ce nouveau ſyſtême, quoiqu'extraordinaire, eſt juſte & naturel, parce qu'il eſt néceſſaire, & ce Prince l'aurait approuvé. Quant au ſuccès de nos armes, il eſt entre les mains de la providence : mais ſi le Ciel protege la juſtice & la bonne foi, il ſe déclarera pour nous ; & comme il faut s'aider ſoi-même, nous ferons tous nos efforts pour ſervir nos amis, & confondre nos ennemis.

J'ai l'honneur, &c.

LETTRE XXIII.

A la Comteſſe de BRIENNE. *(a) Juill.* 1756.

MA chere amie, nous ſommes tous dans la joie ; il faut que vous la partagiez. L'entrepriſe ſur Minorque a d'abord paſſé pour téméraire ; à préſent qu'elle a réuſſi, on la regarde comme un préſage de nouveaux ſuccès, & comme une choſe tout-à-fait naturelle. Le Marquis de la Galiſſoniere a diſſipé la flotte Anglaiſe, & le Duc de Richelieu a pris le Fort St Philippe d'aſſaut : ce ſont là des événemens heureux auxquels nous ne

(a) Epouſe du Comte de ce nom, de la Maiſon de Lorraine, & grand-Ecuyer de France.

ſommes pas accoutumés dans nos guerres navales avec les Anglais, & qui n'en ſont que plus agréables & plus importans. Nos ſoldats ont montré une intrépidité & une paſſion pour la gloire qui étonnent. Le Maréchal de Richelieu voyant que la débauche & la crapule lui tuaient beaucoup de monde, & faiſaient beaucoup de dégât dans l'armée, fit dire à l'ordre, que quiconque s'enivrerait à l'avenir, ſerait privé de l'honneur de monter à la tranchée, c'eſt-à-dire, de l'honneur de ſe faire caſſer la tête. Cette menace a fait une telle impreſſion ſur ces braves gens, que depuis ce temps-là on n'a pas vu un homme ivre. *Où le point d'honneur va-t-il ſe nicher ?* aurait dit Moliere. La ville de Paris va faire de grandes réjouiſſances ; & pour moi, je ferai de mon mieux. On m'a apporté une fort jolie chanſon de Collet ſur cette conquête ; je lui ai donné cinquante louis, & le Roi une penſion de 400 francs : il faut que tout le monde ſoit heureux, & même les poëtes, dans la joie publique. Dites, ſi vous voulez, au grand homme qu'il peut venir me voir cette ſemaine, pourvu qu'il ſoit agréable, & qu'il me faſſe rire. Adieu, ma chere amie, je baiſe vos belles mains, & votre petite fille.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXIV.

Au Duc de BOUFLERS. 1756.

LEs nouvelles qui nous ſont venues de Saxe ont affligé le Roi, & je n'ai pu les entendre ſans verſer des larmes. Vous me mandez que la Cour de Vienne eſt indignée : je le crois bien. Madame la Dauphine eſt inconſolable. Eſt-ce donc ainſi que des Princes Chrétiens & civiliſés ſe font la guerre ? Ce Roi de Pruſſe, que notre Voltaire a appellé, je ne ſais pourquoi, le *Salomon du Nord*, qui écrit d'une maniere ſi humaine, & fait des actions ſi cruelles, a donc forcé les archives de Dreſde malgré la Reine qui en défendait l'entrée elle-même, & a entraîné cette Princeſſe à la Chapelle, où il faiſait chanter le *Te Deum* en actions de graces de ce bel exploit ! Eſt-ce dans ce ſiecle de politeſſe & de philoſophie, qu'un Roi, qui ſe fait paſſer pour un grand homme, a pu faire un affront ſi inſultant & ſi inutile à une femme, à une Reine, qui n'avait que ſes larmes & ſa douleur pour toute défenſe ? Nous craignons tous ici pour ſa ſanté : le grand cœur d'une Princeſſe de la Maiſon d'Autriche doit beaucoup ſouffrir au milieu

de ces indignités & de ces humiliations : nous déplorons ſincérement le ſort de cette illuſtre Maiſon : mais j'eſpere que nos larmes ne ſeront pas ſtériles, & qu'elles produiront une illuſtre vengeance ; vous pouvez en aſſurer tous nos amis.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXV.

Au Comte d'AFRI. 1756.

VOus êtes un Ambaſſadeur bienheureux, puiſque vous n'avez jamais que de bonnes nouvelles à nous envoyer. Je ſuis charmée de vos Hollandais. Ils ont donc refuſé nettement les ſix mille hommes qu'on leur demandait. Ce parti eſt fort ſage, & nous met à notre aiſe. On ne croit cependant pas que cette affaire eût réuſſi avec autant de facilité, ſi le vieux Stadhouder avait encore vécu. Il était Anglais par le cœur ; il avait une femme Anglaiſe ; & le grand pouvoir que la derniere révolution lui avait donné, aurait été à craindre. Mais il eſt mort ; ſon fils eſt enfant, & les Hollandais entendent leurs intérêts : j'en ſuis bien aiſe pour eux & pour nous.

Je ne connais pas ce gros Prince Alle-

mand, qui parle ſi familiérement de moi, & me connaît ſi bien. Je n'ai jamais eu de grandes liaiſons avec la Nation Germanique, & encore moins avec des petits-maîtres Allemands. Si néanmoins il veut à toute force me connaître, & ſe vanter de ma connaiſſance, il faut le laiſſer faire : vous voyez que tous les étourdis ne ſont pas en France.

Les Suiſſes ont reçu ordre de ſe tenir prêts à marcher en Allemagne, & ils en murmurent. Il eſt étonnant qu'ils faſſent toujours les mêmes chicanes, lorſqu'il s'agit de paſſer le Rhin. Le dernier Roi les y avait bien accoutumés ; mais ils ne s'en ſouviennent plus : d'ailleurs s'ils ſervent bien, on les paye bien : le dernier Maréchal de Noailles diſait qu'ils avaient plus gagné de louis d'or au ſervice de France, qu'ils n'avaient perdu de gouttes de ſang. Vous, qui êtes Suiſſe, M. le Comte, vous n'en croirez rien ; mais pourtant exhortez vos compatriotes à devenir raiſonnables ; vous aurez ſans doute autant de pouvoir ſur leur eſprit, que vous en avez ſur ceux des Hollandais.

Les tableaux que vous m'avez achetés ſont excellens, ſur-tout le Paul Veroneſe : le Roi les a admirés le premier, comme de

juſte ; & les autres les admirent actuellement à leur tour. Mais par quel haſard ces chefs-d'œuvres ſe trouvent-ils en Hollande pour être vendus comme des balles de ſoie par des Marchands ſans goût ? Je vous remercie de vos ſoins, & je vous prie de me les continuer. Vous auriez, dites-vous, envie de venir faire un tour en France pour vos affaires. Le Roi vous le permettrait volontiers : mais il ne croit pas que ce petit voyage ſoit convenable dans la circonſtance pour le bien de ſes affaires : attendez encore un peu, & ſoyez ſûr que je ne laiſſerai pas échapper la premiere occaſion qui ſe préſentera de vous faire plaiſir.

On ſe propoſe de contracter avec les Hollandais pour quelques munitions de guerre : l'embarras ne ſera pas de trouver des marchands, mais de négocier le tout avec beaucoup de prudence & de ſecret. Je crois ſans peine que la nation Hollandaiſe eſt charmée de la neutralité qu'on lui a offerte, & qui a été acceptée. Un Etat qui a plus d'eſtime pour l'argent que pour la gloire, a de quoi ſe ſatisfaire, tandis que ſes voiſins s'égorgent & ſe ruinent. Les Hollandais partagent les ſuccès des vainqueurs ſans partager les riſques & les pertes des vaincus. Qu'eſt-ce que c'eſt que ce M.

de Reiſchach qui m'écrit ? Je ne ſais pas pourquoi ce M. de Reiſchach penſe à moi : cependant je lui répondrai avec politeſſe, parce que ſon Prince eſt de nos amis.

Comment paſſez-vous votre temps parmi ces bons Hollandais ? Savent-ils vivre agréablement ? Peuvent-ils rire, ſe réjouir, oublier leur argent pour quelques momens ? Je crois que la vie eſt fort ennuyeuſe dans ce pays-là ; & j'en ſuis fâchée pour vous, à moins que vous n'aimiez mieux les affaires que le plaiſir, ce qui eſt très-rare & très-louable. Je vous ſalue cordialement, M. l'Ambaſſadeur, & je vous recommande toujours les affaires du Roi.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXVI.

A la Comteſſe de BASCHI. *Janvier* 1757.

MA chere amie, je vous prie de partir à l'inſtant pour venir me voir : mon eſprit eſt dans la plus horrible ſituation ; je ſuis ſurpriſe, confuſe, déſeſpérée : donnez-moi, s'il ſe peut, des conſolations & des conſeils. Un monſtre vomi de l'enfer vient de commettre le crime le plus grand, le plus noir & le plus atroce, contre le plus aima-

ble des hommes & le meilleur des Rois. Ce bon Prince, qui devrait être adoré de tout le monde, a été frappé par un ſcélérat, comme il montait dans ſon carroſſe pour aller à Marli. Au premier bruit de cet exécrable attentat, je cours à l'appartement du Roi qu'on avait tranſporté dans ſon lit; j'arrive toute eſſouflée, éperdue, & je me diſpoſe à entrer; mais on me repouſſe malgré mes cris & mes menaces, de ſorte que j'ai été obligée de revenir chez moi le déſeſpoir dans le cœur. Je tremble que la bleſſure ne ſoit mortelle; car tous mes amis m'abandonnent, & je ſuis toute ſeule ici à pleurer. Hélas! je ne pleure pas pour moi, mais pour ce cher Prince: je donnerais ma vie pour ſauver la ſienne. Au nom de Dieu & de notre amitié, courez, demandez, informez-vous de ſon état: prenez pitié de votre amie.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXVII.

A la Maréchale d'ETRÉES. Août 1757.

JE vous félicite ſincérement, Madame la Maréchale, ſur la gloire que vient d'acquérir notre ami; mon amitié pour vous &

mon eſtime pour lui redoublent la joie que je reſſens de ſa victoire. Le Duc de Cumberland a toujours été malheureux contre le Maréchal de Saxe, & il n'a pas mieux réuſſi contre ſon meilleur éleve. Mais au milieu de ma joie, je ſens une vraie douleur de voir qu'on lui ôte le commandement de ſon armée au moment même de ſon triomphe. Un homme, que je n'aime pas, plein d'ambition & de vanité, a perſuadé que la guerre allait trop lentement, qu'on aurait pu la terminer dans une campagne, & qu'il était le héros à qui le Ciel avait réſervé cet exploit. C'eſt cet homme qui va ſuccéder au brave d'Etrées, au grand étonnement de toute la France & de nos ennemis. Il faudra donc que notre cher Maréchal revienne, mais couvert de lauriers, & honoré de l'eſtime publique, ce qui eſt plus que ſuffiſant pour dédommager les grands hommes de la perte de la faveur. Cependant je ne puis m'empêcher de plaindre la France, qui, à ce que je crains, perdra beaucoup par ſa retraite. Outre ce motif, qui me rend ſi ſenſible à ſa diſgrace, ma tendreſſe pour vous eſt un nouveau ſujet de douleur, quand je penſe à celle que vous éprouvez. Conſolez-vous, ma chere amie; vous voyez que je ne ſuis pas toute-puiſſante: je n'ai pas

été consultée dans cette affaire, sans quoi vous concevez bien que les choses auraient tourné autrement. Votre vertu & votre courage vous mettront au dessus des injustices de la fortune : quant à moi, je ferai tout mon possible pour la changer, & ferai toujours votre sincere amie, &c.

LETTRE XXVIII.

Au Maréchal de SOUBISE. *Novembre* 1757.

VOus n'avez pas besoin de vous justifier avec moi, mais auprès du Roi & de la France, qui sont surpris & irrités de cette malheureuse affaire de Rosbach. Un Général battu est toujours un mauvais Général dans l'esprit du public : les Parisiens surtout sont furieux ; ils ont commis mille insolences à la porte de votre maison. Voilà quelles sont les douceurs de ma situation, & ce que je gagne à servir mes amis. Cependant le Roi vous estime toujours, & je crois que vous conserverez votre faveur ; mais vous perdrez votre commandement. On vous imputa beaucoup de fautes : on dit que le Roi de Prusse vous a tendu un piege, & que vous y avez donné mal-adroitement. Il ne m'appartient pas de juger sur

ces matieres ; mais il me ſemble que je puis dire ſans erreur, qu'une bataille eſt un jeu où les perdans paſſent preſque toujours pour des ſots, & ſouvent peut-être injuſtement. J'eſpere, M. le Maréchal, que dans une autre occaſion vous montrerez ce que vous ſavez faire, & forcerez vos ennemis à vous admirer, & ceux de votre Roi à vous craindre. En attendant je ne puis m'empêcher de vous dire que la guerre ayant été heureuſe juſqu'ici, il eſt bien triſte pour vous & pour la nation, que la fortune ait commencé par vous à nous tourner le dos, & que vous ſoyez le premier qui nous faſſiez verſer des larmes. Ne perdez cependant pas courage : vos amis vous ſeront fideles & utiles ; comptez là-deſſus. J'ai voulu vous gro[illegible]der un peu pour ſoulager ma douleur : j'a[illegible]peut-être tort, & ceux qui vous blâment encore plus. Venez, & prouvez devant toute la France, que vous avez fait le devoir d'un bon Général à Roſbach, & que votre défaite eſt la faute de la fortune, & non pas la vôtre : ce ſera le premier plaiſir que j'aurai goûté depuis la nouvelle de cette malheureuſe bataille. Je vous ſalue de tout mon cœur : conſolez-vous, eſpérez & portez-vous bien. Je ſuis bien fâchée contre votre Prince Hilbourghauſen : il pa-

raît que cet homme a beaucoup de préſomption & très-peu de capacité ; il a demandé le premier la bataille, & il s'eſt ſauvé le premier ; le renard qu'il croyait prendre, a été plus fin que lui. Je le hais, je crois, encore plus que le renard, &c.

LETTRE XXIX.

A la Comteſſe de BASCHI. 1757.

IL n'y a pas de nouvelles à préſent ; mais nous en attendons de jour en jour : Dieu veuille qu'elles ſoient bonnes ! Je vous dirai ſeulement, que je vous aime toujours ; mais ce n'eſt pas une nouvelle. On dit que Damien eſt mort comme un héros, & qu'il a ſouffert le plus affreux des ſupplices avec une conſtance extraordinaire : où le courage ſe trouve-t-il ! Ce ſcélérat était fait pour les grands crimes. On dit encore qu'avant d'aller à la Greve, il a mangé deux perdrix & bu une bouteille de vin, conſidérant tous les apprêts de ſon ſupplice, comme s'ils avaient été faits pour un autre. Il faut avouer qu'il y a de grandes reſſources dans le cœur de l'homme, & qu'il peut beaucoup ſouffrir ſans trembler. On craignait

que

que ce misérable n'eût quelques complices cachés, qui pourraient entreprendre de le sauver. Les Gardes & la Maison du Roi étaient sous les armes : je ne sais pas si tout cet appareil était bien nécessaire, à moins que ce ne fût pour rendre son supplice plus éclatant, & imprimer plus de terreur.

Savez-vous que le pauvre Baville est mort ? Tout le monde le regrette, excepté sa femme, qui en pareil cas ne sera certainement regrettée de personne : mais elle s'en moque. Elle ne fait pas même semblant de pleurer ; elle est fort gaie, & paraît aussi indifférente à la mort de cet honnête homme, que si elle n'avait perdu qu'une paire de gants. En vérité, il y a des femmes bien extraordinaires, & qui me font rougir de mon sexe.

Voudrez-vous bien prendre la peine d'aller voir pour moi la collection de M. de Renecé ? Car je n'ai pas le temps pour cela. On dit qu'il a d'excellens tableaux des plus grands maîtres : je m'en rapporterai à votre jugement & à votre goût, s'il me prend envie d'acheter. Nous sommes actuellement fort solitaires : tout le monde est à l'armée ; & en cela la guerre, si horrible d'ailleurs, est un bien, puisqu'elle nous délivre d'une foule de singes bas & rampans qu'on ne peut aimer, mais qu'il faut souf-

frir : j'en excepte deux ou trois qui ne ſont pas des ſinges, & qu'on peut eſtimer comme des hommes de mérite. Adieu, ma chere ; venez voir votre amie, & l'embraſſer ſur les deux joues, &c.

LETTRE XXX.

Au Maréchal de NOAILLES. 1758.

HÉlas ! vous aviez raiſon, M. le Maréchal ; il eſt malheureuſement arrivé au Comte de Clermont, ce que tout le monde avait prévu : on diſoit qu'il était brave & aimait la gloire, comme tous les Bourbons ; mais qu'il n'était pas bon Général. On diſait vrai, & l'événement a juſtifié l'opinion publique. On rapporte que le Roi de Pruſſe ſachant qu'il avait été nommé pour commander notre armée, dit qu'il fallait que la France fût dans une grande diſette de Généraux, puiſqu'on avait choiſi un Eccléſiaſtique. Le Comte de Charolois, qui ſe connaît en hommes, & qui connaiſſait ſon frere, lui dit à ſon départ pour l'Allemagne : *Ah ! mon frere, vous feriez mieux de dire votre Bréviaire.* Le conſeil était fort bon ; mais malheureuſement pour lui & pour nous, il n'a pas voulu le ſuivre. On rapporte même

qu'il était à faire la débauche avec ſes amis dans ſa tente, lorſqu'on lui annonça que l'ennemi approchait ; qu'il traita ce bruit de ridicule, quoiqu'il entendît le canon ronfler à ſes oreilles ; & qu'il ne ſe leva de table avec ſes braves amis que pour prendre la fuite. C'eſt ſans doute une plaiſanterie contre ce pauvre Prince ; & cela ne peut être vrai, parce que cela n'eſt pas vraiſemblable. Il eſt impoſſible qu'un Prince du ſang ſoit aſſez lâche, aſſez bas pour ſe déshonorer ainſi lui-même & ſon pays, de gaieté de cœur. Il faut vous l'avouer, M. le Maréchal, nous commençons à appréhender le ſuccès de la guerre : nous ſommes battus par-tout, & nos premieres victoires ne ſervent qu'à augmenter le ſentiment de nos diſgraces préſentes, de même qu'un homme riche qui tombe dans la miſere, ſouffre doublement quand il ſe rappelle qu'il a été heureux. Le fléau de la guerre eſt ſurtout horrible pour les vaincus ; les fonds nous manquent, les peuples ſe découragent, & ſont miſérables. La guerre fait plus de mal en France en trois ans, que la paix ne fait de bien en vingt. Cependant nous voilà engagés, & quoique nous ayons très-mauvais jeu, il faut finir la partie. Le miſérable point d'honneur, qui gouverne le mon-

Me, eſt auſſi puiſſant ſur l'eſprit des Princes que ſur celui des particuliers ; mais il eſt infiniment plus funeſte dans les grandes querelles des peuples que dans celles des petites familles. Il eſt bien triſte pour nous que votre âge vous empêche d'agir, M. le Maréchal : donnez-nous au moins des conſeils, & ſauvez-nous, &c.

LETTRE XXXI.

Au Duc de BOUILLON. 1759.

JE vous prie de croire que je me ferai toujours un devoir & un plaiſir de vous obliger; mais je ne veux point de remerciemens : les petits ſervices que je peux rendre, je les rends de bon cœur ; je les dois au mérite ; & quand je paye mes dettes, perſonne ne m'eſt redevable.

Au milieu de nos calamités, nos Miniſtres veulent frapper un coup hardi : c'eſt un projet du vieux Maréchal, qui, comme vous ſavez, eſt très-fertile en projets : je ſouhaite que cette fois-ci il ſoit plus heureux, L'entrepriſe ſera noble, mais peut-être téméraire : Louis XIV en a donné l'exemple, & s'en eſt repenti ; Dieu veuille que Louis XV ne ſe repente pas ! Quoi qu'il en ſoit,

la choſe eſt réſolue, & la flotte ſe prépare. Croyez-vous que votre parent, le grand & infortuné Prince Charles Edouard, nous aime encore aſſez pour s'expoſer à faire une ſeconde viſite aux Anglais ? L'expédition eſt dangereuſe, mais grande, & digne de lui. Son nom, ſa réputation, ſon mérite & ſa valeur nous donneraient beaucoup à eſpérer. Des hommes bas & jaloux font courir le bruit qu'il ne s'amuſe actuellement qu'à boire & à faire des folies à Bouillon : mais des hommes bas & jaloux ne méritent pas d'être crus ; je l'ai éprouvé plus d'une fois. Si ce Prince s'ennuye de ſa retraite & de ſon obſcurité, voici peut-être la derniere occaſion qu'il aura de changer ſa fortune. Sondez adroitement ſon eſprit, voyez quelles ſont ſes diſpoſitions à notre égard, & s'il eſt toujours déterminé à n'être plus, comme il le diſait, *l'épouvantail des Anglais*. Comme il a pris un Miniſtre de l'Egliſe Anglicane, & qu'il ſemble avoir entiérement abjuré le Pape, ſon nom n'effaroucherait plus tant les eſprits, & peut-être le verrait-on de meilleur œil qu'auparavant: du moins il leur a ôté un grand prétexte. La premiere fois que vous viendrez ici, & il faudrait que ce fût bientôt, on vous parlera plus ample-

ment. Je ſuis toujours, M. le Duc, avec le plus ſincere attachement, &c.

P. S. Je vous prie de faire mes très-humbles civilités à Madame la Ducheſſe : l'aimez-vous toujours autant qu'elle le mérite ? Quand aurai-je le plaiſir de l'embraſſer ?

LETTRE XXXII.

A M. Duclos, Secretaire de l'Académie Françaiſe.

VOus m'avez fait un beau préſent, Monſieur, & je vous en ſuis bien obligée. Votre petit livre eſt un livre d'or : c'eſt un portrait excellent d'un original que je hais & que je mépriſe : vous êtes heureux de ne connaître ce monde qu'en philoſophe, & de n'être que ſpectateur. Si l'Académie veut bien avoir quelque égard pour ma recommandation, je prendrai la liberté de lui propoſer un homme que j'eſtime beaucoup, qui a bien ſervi le Roi, & qui s'eſt fait un beau nom dans la littérature. Une place parmi vous, Meſſieurs, eſt le *cordon bleu* des gens de lettres : ils y aſpirent tous, quoique peu l'obtiennent & le méritent. Celui que je vous recommande, le mérite ſans contredit, & j'attends de votre juſtice qu'il l'obtiendra.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXXIII.

Au Duc de BROGLIE. *Mars* 1759.

MOnſieur le Duc, le Roi & la nation vous ont de grandes obligations : votre victoire nous fait reſpirer, & nous donne un rayon d'eſpérance au milieu des calamités étonnantes qui fondent ſur la France des quatre coins du monde. Le Prince Ferdinand a donc vu à Berghen que nous avions encore des hommes qui ſavaient ſe battre & vaincre. Le ſervice important que vous venez de rendre au Roi, ne reſtera pas ſans récompenſe. Il eſt fort ſatisfait de votre conduite ; les peuples ſont dans la joie, & pour moi je vous ſervirai de tout mon pouvoir par juſtice & par inclination. Vous êtes d'une famille qui a produit plus d'un grand homme ; vous imitez les mêmes exemples, & vous irez encore plus loin. Je vous remercie bien de la relation que vous m'avez envoyée ; elle eſt charmante pour le fond & pour la forme : le vieux Maréchal dit que vous battez, & que vous écrivez comme Céſar. Tous nos Maréchaux ſont jaloux ; c'eſt là votre plus grand éloge : en effet ils doivent l'être ; il ne leur eſt

jamais arrivé de battre l'ennemi, & sur-tout un homme comme le Prince Ferdinand, avec une armée inférieure d'un tiers. On admire sur-tout la sagesse de votre conduite après la victoire, afin de vous en assurer les avantages. On gagne tous les jours des batailles ; mais il est assez rare qu'on en profite comme il faut. Vous avez donc donné aux Français l'exemple de la valeur & de la conduite, & nous sommes charmés de vous avoir cette obligation. Je vous prie, Monsieur le Duc, de me compter au nombre de vos amis, & je souhaite que Dieu nous donne beaucoup d'hommes qui vous ressemblent.

Je suis, &c.

LETTRE XXXIV.

A la Maréchale de CONTADES. *Août* 1759.

LEs malheurs qui fondent coup sur coup sur notre pauvre patrie, consternent toute la nation ; mais pour moi, par ma situation, ils m'affligent doublement. Il semble que je les ressente deux fois, parce que j'ai souvent part au choix des hommes, & que je suis presque toujours trompée. Le peuple, dans son injuste & extravagant dépit,

va jusqu'à m'accuser de vendre à l'ennemi le sang & la gloire de la nation : je lui pardonne ; mais je ne pardonne pas si aisément à ceux qui par leur misérable conduite le jettent dans le désespoir. Cette horrible défaite de Minden est le plus funeste échec que nous ayons encore reçu de toute la guerre : je suis bien fâchée, & pour vous & pour moi, que ce soit M. de Contades qui ait été là. Tout le monde parlait bien de lui ; on vantait par-tout sa valeur & ses talens. J'ai dit un petit mot en sa faveur, & il est parti avec une confiance que je partageais, & qui a été bien trompée. Il court un billet que le Prince Ferdinand écrivit la veille de la bataille à Freitag, partisan de son armée ; le voici tel qu'on me l'a montré : » Je livre demain bataille aux Français ; » s'il échappe un seul équipage, vous en ré- » pondrez sur votre tête. « Ce billet fait connaître que le Prince était sûr de sa victoire, & qu'il ne faisait pas grand cas de son ennemi. Il a en effet gagné une bataille complete ; tous les équipages & les munitions ont été pris, & nous voilà presque sans armée : tout est perdu, l'honneur même. Je ne condamne ni n'approuve personne : les affaires de la guerre ne sont pas de mon ressort ; mais je me plains seulement

à une amie. Je voudrais de tout mon cœur, que notre Maréchal pût juſtifier clairement ſa conduite ; ce qui eſt bien difficile.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXXV.

Au Maréchal de BELLISLE. 1759.

JE ſuis bien ſenſible à la cataſtrophe de ce pauvre Thurot : on m'a recommandé ſa famille ; & malgré le malheur des temps, je ferai mon poſſible pour la conſoler un peu de la perte de ce brave homme, qui méritait un meilleur ſort. Il a fait des prodiges avec trois petites frégates, & a tenu en échec la flotte Anglaiſe pendant plus d'un an. J'ai dans l'idée que s'il eût eu le commandement de l'eſcadre de Breſt, les choſes auraient pris un autre tour. Il a vécu & il eſt mort en héros ; les Anglais mêmes le craignaient & l'admiraient : c'en eſt aſſez pour celle de la France : il était la derniere eſpérance de notre marine, & malheureuſement il n'eſt plus. Je le répete, je veux prendre ſoin de ſa famille : les grands hommes ſont rares ; il faut honorer leur mémoire, & inviter par-là les autres à le devenir. Je voudrais n'avoir d'autre ſoin que

celui de faire du bien ; c'eſt le ſeul qui me convienne, & qui me ſoit agréable.

Votre département, M. le Maréchal, eſt de diriger le gouvernail de l'Etat au milieu de la tempête : la manœuvre devient plus difficile de jour en jour. Sauvez-nous du naufrage ; c'eſt tout ce que nous oſons eſpérer & demander.

J'ai achevé de lire le Mémoire ſur le Nouvel Impôt : je crois qu'il y a de bonnes choſes ; mais il y a trop d'obſcurité & trop peu de détails. Je vous en parlerai encore.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXXVI.

Au Duc de RICHELIEU.

VOus m'avez écrit une lettre ſinguliere, & votre conduite l'eſt encore plus depuis quelque temps. Vous avez la faibleſſe d'être jaloux d'une femme : mais je vous demande quel droit vous avez de l'être. Vous vous croyez capable de régner ſous le nom du Roi, & perſonne ne le croit que vous. Cependant vous me trouvez toujours, dites-vous, dans votre chemin, & je ſuis la ſeule qui arrête le cours de vos grandes deſtinées. Monſieur, mettez la main ſur la

conſcience, & écoutez-moi : apprenez d'une femme à être vrai & modéré.

J'ai un peu de crédit ; je l'ai toujours employé pour ſervir ceux que j'en croyais dignes. Souvent, je l'avoue, j'ai eu le malheur de me tromper, & j'ai pris de petits ambitieux pour des gens de mérite. Vous n'êtes pas le ſeul qui ſoyez de ce nombre ; mais vous êtes le ſeul qui ayez été baſſement ingrat, & qui ayez attribué à votre mérite perſonnel les faveurs que vous deviez à la bonté & à la faibleſſe des autres. Si j'étais auſſi puiſſante que vous le prétendez, j'aurais donc pu punir les inſultes que j'ai reçues de vous ; & je le pourrais encore. Cependant vous avez gardé toutes vos places, vous en avez obtenu de nouvelles ; vous avez eu de grands commandemens, & vous en avez encore. Si je ſuis ſi puiſſante, je ne ſuis donc pas vindicative, comme vous le dites ; & ſi je ſuis vindicative, je ne ſuis donc pas puiſſante ; puiſque vous avez conſervé votre faveur & vos emplois, & que vous oſez impunément cabaler contre moi : tirez-vous de-là. Vous m'accuſez hautement d'ingratitude : mais M. le Duc, permettez-moi de vous dire que je ne vous dois rien. D'ailleurs, ſi je vous avais d'auſſi grandes obligations que vous prétendez, la conſervation

vation de votre faveur à la Cour prouverait que je ſuis reconnaiſſante. Je ſais de quelles obligations vous voulez parler : mais un homme qui a un peu de reſpect pour lui-même, au lieu de s'en prévaloir, devrait en rougir. Pour moi, j'en ai rougi depuis long-temps pour moi-même. Voilà quels ſont mes ſentimens, ſur leſquels je vous prie de vous régler, en vous recommandant de devenir, s'il eſt poſſible, raiſonnable, juſte & modeſte, &c.

LETTRE XXXVII.

A la Comteſſe de BASCHI.

J'Ai vu Madame de Luſſac, qui m'a donné un baiſer pour elle & un pour vous : je lui ai fait beaucoup de careſſes, parce qu'elle eſt votre amie, & qu'elle veut bien être la mienne. En vérité, ma belle Comteſſe, vous avez de jolies amies : la beauté cherche la beauté : cela n'arrive guere parmi les femmes ; mais vous n'êtes pas une femme comme les autres. Vous avez, avec toutes les graces de notre ſexe, tout le mérite d'un galant homme, & c'eſt ſur-tout pour cela que je vous aime. La mort de Madame de Cruſſol eſt étrange. Comment, enlevée

en deux jours par une petite fievre ! Les amours ont ſans doute bien répandu des larmes : que les belles femmes qui ſe portent bien vont avoir peur ! Je vois avec douleur qu'il n'y a rien de durable ſur la terre : on apporte au monde un joli viſage, & voilà qu'il ſe ride en moins de trente ans ; après quoi une femme n'eſt plus bonne à rien. Ceci m'afflige : parlons d'autre choſe. Savez-vous bien qu'après le plaiſir de vous voir ou de vous écrire, un des plus grands pour moi eſt à préſent la lecture ? Voilà comme les goûts changent : je ne pouvais pas lire à dix-huit ans. Mon Auteur favori eſt Voltaire : c'eſt un homme enchanteur qui plaît toujours, & qui perſuade tout ce qu'il veut : je ne crois pas qu'un homme puiſſe avoir plus d'eſprit, plus d'éloquence, & plus d'humanité. Avez-vous lu ſon *Ecoſſaiſe ?* Connaiſſez vous la tendre Lindane, le malheureux Montroſe, le généreux Murrai & le vilain Frelon ? Tout cela eſt charmant : j'ai bien pleuré. Ce maraud de Frelon, ſi je l'avais eu auprès de moi, je lui aurais craché au viſage ; car ſon caractere fait peur. Je ſuis étonnée que Voltaire faſſe de ſi belles choſes à ſon âge, & qu'il ſoit ſi gai, ſi humain ; car la vieilleſſe eſt dure, & toujours de mauvaiſe humeur. Tous les

vieux visages que j'ai connus étaient chagrins, bizarres, bourrus, ne riaient jamais, & haïssaient sur-tout les jeunes gens. Croyant que c'était un effet naturel de l'âge, je craignais presque autant de devenir alors aussi ridicule par l'esprit que par la figure. Mais l'exemple de M. de Voltaire me rassure, & fait voir que c'est le vice de l'homme, & non pas de l'âge : il est rare qu'on tâche de vieillir de bonne grace. Je ne voudrais pas répondre que je serai gaie ; mais je tâcherai d'être contente & résignée. Cependant, entre nous, je crois que cela est plus difficile à une femme qu'à un homme. Pour revenir à l'*Ecossaise*, (car je suis en train de causer) si vous ne l'avez pas lue, lisez-la ; & si vous l'avez lue, relisez-la encore, vous y trouverez de nouvelles beautés, après quoi faites une priere pour la conservation de l'Auteur, qui est très-bon chrétien, quoi que disent les ignorans & ses jaloux.

Mais, à propos de chrétiens, savez-vous que la jeune Marquise de Pecquigni a quitté le rouge & couvre sa gorge ? Elle était hier à la Messe du Roi, belle & modeste comme un ange, & priait Dieu avec une dévotion qui faisait enrager les hommes, & plaisait beaucoup aux autres femmes par le même motif : car c'est une redoutable rivale de

moins. Je vous embraſſe tendrement, ma chere Comteſſe ; vous voyez par la longueur de ma lettre combien je vous aime, &c.

LETTRE XXXVIII.

A la même.

Comme je m'ennuye, & que j'ai la migraine, je m'en vais vous écrire ; c'eſt un remede qui m'a toujours réuſſi. Il ſe paſſa hier au cercle une ſcene que je veux vous raconter la premiere. Il y avait un Maréchal de France qui a perdu, il n'y a pas long-temps, une bataille & ſon honneur. Cependant il paraît plus fier & plus content de lui-même qu'auparavant: il y a des fronts d'airain. La Ducheſſe de S.... *(a)* qui ne perd jamais l'occaſion de ſe réjouir aux dépens des autres, ſe tourna vers la mere du héros, & lui dit gravement : » Hélas ! Ma» dame, comment reçûtes-vous la nouvelle » de la diſgrace de M. votre fils ? Dormiez» vous ? Mangiez-vous ? Vous cachiez-vous » de honte ? Aviez-vous envie de mourir ? Tout cela fut dit avec le ton que vous ſavez. Le Maréchal, qui eſt Philoſophe,

(*a*) St Simon.

n'a pas voulu ſe quereller avec une femme ; mais il alla ſe plaindre au Roi, qui ſe mit à rire, & lui demanda s'il avait peur de la langue d'une femme.

J'aurai ſoin de la petite Valbelle, parce qu'elle eſt belle & douce, & que vous la recommandez : cependant je vous dirai en paſſant, que j'ai déja bien des filles dont je ne ſuis pas la mere, & que les temps ſont difficiles. Mais après tout, il faut faire du bien, j'en ferai tant que je pourrai. L'éclat de la Cour a d'abord ébloui la petite perſonne, comme il arrive à tous ceux qui la voient pour la premiere fois : j'ai eu auſſi cette faibleſſe ; mais il y a long-temps que j'en ſuis guérie. J'eſpere que cette jeune fille regardera bientôt avec indifférence ce qu'il faut lui permettre d'admirer quelques momens. Mais ſi cette folie lui dure deux mois, je la renverrai comme indigne de votre amitié & de la mienne. Adieu, ma chere ; le pauvre Marquis veut vous faire ſes complimens malgré moi, & ce ne ſont peut-être que des complimens : mais moi je vous embraſſe avec toute la tendreſſe poſſible, comme auſſi votre petite fille : je ſouhaite qu'elle reſſemble à ſa mere, &c.

LETTRE XXXIX.

Au Marquis de BEAUFORT. 1760.

J'Ai reçu, avec bien du plaiſir, votre lettre & votre beau mémoire ſur vos négociations en Eſpagne: il paraît que ce grand coup de politique réuſſira plus facilement qu'on ne l'avait cru. Après tout, c'eſt l'intérêt de toute la Maiſon de Bourbon en général, comme c'eſt la ſeule reſſource de celle de France en particulier. Ce *pacte de famille* étonnera les Anglais : mais il ne s'agit pas ſeulement de les étonner ; il faut encore les faire craindre. On trouve que le plan eſt très-bien concerté dans toutes ſes parties. Le Roi de Portugal, qui eſt le premier ſujet des Anglais & leur tributaire, ſera forcé de ſe déclarer ; &, quoi qu'il arrive, ceci produira une diverſion qui ne peut être qu'avantageuſe à la France, & embarraſſante pour ſes ennemis. On admire ici l'intelligence & la pénétration avec leſquelles vous conduiſez cette grande affaire, malgré les difficultés ſans nombre que vous trouvez dans l'irréſolution du Conſeil d'Eſpagne & la faction Anglaiſe. La faveur du Roi & l'eſtime générale de votre patrie

ſeront votre récompenſe : ſouvent un bon négociateur eſt plus utile à un Etat qu'un bon Général, & fait réparer les injures de la fortune. Je vous prie de faire mes civilités à notre ami ; nous eſpérons lui devoir notre ſalut. Conſervez-vous pour le ſervice de votre Roi, & pour le bien de votre nation.

Je ſuis, &c.

LETTRE XL.

Au Marquis de CASTRIES. *Novembre* 1760.

JE vous remercie de votre lettre, & ſurtout de votre victoire *(a)*. Cette petite affaire, que vous venez d'avoir avec le Prince de Brunſwick, eſt une conſolation dans le torrent de calamités qui fondent ſur nous de toutes parts. Le Roi eſt fort content ; & quant à moi, je ſuis charmée que ce ſoit à vous que nous ayons cette obligation : vous n'avez pas trompé nos ſpérances comme tant d'autres. Les prodiges de valeur que vos troupes ont faits dans cette occaſion, montrent que les Français n'ont beſoin que d'un bon Chef pour bien ſe battre. On dit des merveilles du brave Ré-

(a) A Cloſtercamp.

giment d'Auvergne, qui a auſſi le plus ſouffert. Le Prince de Brunſwick eſt toujours à craindre, & ſa retraite n'eſt pas celle d'un homme qui a peur. Il y a des gens qui prétendent que vous auriez pu tailler en pieces ſa petite armée : mais je crois que ces gens, qui font la guerre de leur cabinet, ne ſont ni juſtes, ni raiſonnables. Adieu, M. le Marquis, vous êtes un homme admirable : envoyez-nous toujours de pareilles nouvelles ; nous en avons grand beſoin. Tout le monde vous aimait, à préſent on vous eſtime beaucoup ; & je connais une perſonne qui fera tout ſon poſſible pour travailler à votre fortune, tandis que vous travaillerez à votre gloire, &c.

LETTRE XLI.

Au Comte d'AFRI. 6 Novembre 1760.

JE ne ſais pas ſi la mort du vieux Roi George occaſionnera quelque changement dans nos affaires : je crois que nous aurons toujours très-peu à eſpérer, & beaucoup à craindre. Le gouvernement Anglais eſt très-différent des autres. C'eſt le peuple qui fait la guerre plutôt que le Roi : les Princes meurent, mais l'eſprit général

ſubſiſte, & cet eſprit eſt contre nous. Le nouveau Roi eſt très-jeune ; il doit haïr Pitt autant que ſon grand-pere le haiſſait ; mais ce Miniſtre conſerve ſon poſte malgré lui, parce qu'il a la faveur populaire. Le ſeul moyen de nous procurer la paix ſerait de vaincre : les victoires ſont plus efficaces pour cela que les plus habiles négociations. Vous dites que les cœurs des Hollandais ſont pour nos ennemis : cela eſt étonnant, mais poſſible. Eſt-ce parce que les Anglais déſolent leur commerce, enlevent leurs vaiſſeaux, & leur font déja ſentir qu'ils aſpirent au commerce général & excluſif de l'Europe ? Au reſte, c'eſt la faction d'Orange qui nous veut du mal : les Etats ſont pour nous ; la canaille n'eſt rien, elle hait & aime ſans juſtice & ſans raiſon. Les Etats Généraux paraiſſent fort irrités contre les Anglais, à cauſe de leurs pirateries : croyez-vous que leur indignation puiſſe aller juſqu'à une rupture ? Voyez, examinez tout ; continuez à bien ſervir le Roi, & à faire honneur à ceux qui vous eſtiment.

Je ſuis, &c.

LETTRE XLII.

Au Duc de WURTEMBERG. 1760.

J'Ai reçu, avec beaucoup de plaiſir & de reſpect, la lettre dont Votre Alteſſe m'a honorée. J'admire votre généreuſe réſolution, & la bonté avec laquelle vous voulez bien m'en faire part. Vous embraſſez la cauſe de l'Empire & la nôtre avez un zele qui, à ce que j'eſpere, vous apportera autant d'utilité que de gloire. Vos troupes ſeront traitées comme les nôtres; & ſi elles en partagent les travaux & les périls, elles en partageront auſſi l'honneur & les avantages. Mais je crois, Monſeigneur, qu'avant de partir pour l'armée, vous ne feriez pas mal de venir nous voir à Paris: il y a mille choſes, mille détails, qu'il vaut mieux traiter de bouche que par écrit, ou par des négociateurs. Nos Miniſtres eſperent que vous ramenerez dans notre armée la fortune, qui nous a été ſi contraire juſqu'à préſent: je l'eſpere auſſi. De bonnes troupes & un bon Général ne ſe laiſſent pas vaincre aiſément.

Je ſuis, &c.

LETTRE XLIII.

Au Duc de BELLISLE.

EN vérité vos faiſeurs de projets ſont des gens admirables ; il n'y a rien d'impoſſible pour eux : ils trouvent des moyens pour tout ; & je ne doute pas que, ſi le Roi avait envie de la tour de porcelaine de Nankin, ou de la vigne de diamans du Grand Mogol, ces Meſſieurs ne trouvaſſent la choſe fort facile, & ne donnaſſent une méthode pour les tranſporter à Paris. Le Mémoire en queſtion eſt un chef-d'œuvre d'impertinence, & ne peut avoir été enfanté que dans le cerveau d'un habitant des petites maiſons. C'eſt une choſe plaiſante de voir un homme propoſer ſérieuſement que, pour acquitter les dettes de l'Etat, il faudrait ſeulement que le Roi fît banqueroute tous les quinze ans. Si le Roi faiſait une banqueroute ſuivant ce ſyſtême, je crois bien qu'on le mettrait hors d'état d'en faire une ſeconde : il vaudrait autant propoſer d'aller voler ſur les grands chemins tous les quinze ans. Cet homme ne doit avoir ni honneur ni bon ſens. Je me rappelle un autre projet qui me

fut adreſſé d'Hollande l'année derniere, & que je pris d'abord pour une mauvaiſe plaiſanterie ſur la miſere du Royaume : mais j'appris enſuite qu'il venait d'un fou qui mourait de faim à Amſterdam. Il prétendait fournir au Roi deux cens millions annuels par une ſeule taxe & ſans fouler le peuple. La choſe était la plus ſimple du monde. Il ne s'agiſſait que de publier un édit pour obliger tous les ſujets à réciter tous les jours un *roſaire*, faute de quoi ils payeraient cinq ſols pour chaque omiſſion. Comme les Français ne ſont pas dévots, diſait l'Auteur, ils ſeront preſque tous les jours en faute, ce qui produira des ſommes immenſes. Il finiſſait par demander une place pour ſa peine, & on lui offrit une place à Bicêtre. Le grand point eſt de trouver de l'argent, & non pas de faire des projets. Chaque nouveau Contrôleur-Général promet des merveilles ; mais il ſe trouve embarraſſé dès le premier pas, & on eſt obligé de s'en défaire pour le remplacer par un autre, à qui un troiſieme ſuccede bientôt. Les finances ſont dans un déſordre épouvantable ; les peuples ſont pauvres, murmurent, & vont chez l'étranger chercher une meilleure patrie : notre crédit eſt perdu ; les Anglais ſont heureux, & nous ſommes ſans reſ-

ſource

ſource & ſans eſpérance. Je ne crois pas que la guerre de la ſucceſſion ait été plus fatale que celle-ci. Que faire pour ſauver la France ? Il nous faudrait la paix : mais comment l'obtenir, & comment continuer la guerre ? Le bon cœur du Roi ſouffre cruellement dans ces calamités publiques : n'y aurait-il pas moyen, M. le Duc, de le ſoulager en ſoulageant ſon peuple ? Je ſerais bien aiſe de vous voir : j'ai mille choſes à vous dire, &c.

LETTRE XLIV.

A la Comteſſe de BASCHI. 1760.

JE ſuis bien fâchée, mais cependant je ne puis m'empêcher de rire un peu de l'accident qui vient d'arriver à ce pauvre Duc de Wurtemberg, que nous avons vu ſi brillant à Paris l'hiver dernier. Il a été puni de ſa témérité. En vendant au Roi ſes douze mille hommes, il ſtipula qu'ils formeraient un camp & un corps à part ; ce qui lui fut accordé. Le Roi de Pruſſe apprenant qu'il s'était mis à la ſolde de France, après avoir été à celle de l'Impératrice, écrivit ce billet au Prince Ferdinand de Brunſwick : » Le Duc de Wurtemberg, eſt, dit-on,

» avec les Français : le Prince héréditaire » mon neveu ferait bien de lui donner une » petite leçon. « Il vient de recevoir cette leçon, ſans en être plus ſage. Le Maréchal de Broglie lui écrivit après ſon déſaſtre, pour l'inviter à ſe réunir à ſon armée, & à ne plus camper à part, de peur des conſéquences ; ce qu'il refuſa : ſur quoi le Général Français a reçu ordre de renvoyer cet ami incommode & inutile dans ſon pays. Mais laiſſons là le Duc de Wurtemberg. Je viens de lire le *Ruſſe à Paris*, & je trouve qu'il ne raiſonne pas mal pour un Ruſſe : il a bien raiſon ; la France n'eſt plus qu'un vaſte tombeau, où l'on trouve encore les épitaphes des grands hommes qu'elle a produits, & dont la race eſt preſque éteinte : il n'y a plus que baſſeſſe, lâches artifices, intrigues puériles, livres impertinens, & une extrême miſere. O France ! qu'eſt devenue ta gloire ? Vous vous moquez de moi, Madame, avec votre Comédie des *Philoſophes ;* c'eſt un libelle groſſier & ſans eſprit : j'ai bien eu de la peine de la lire juſqu'au bout, & je ſuis étonnée que les magiſtrats aient permis la repréſentation d'une ſatyre perſonnelle. Mais, quel eſt donc ce Paliſſot, qui ſe donne pour le protecteur de la religion &

de la vertu contre des gens de lettres qui passent pour religieux & vertueux ? Cet homme-là a mauvaise réputation. On a voulu me présenter M. Palissot comme le bel esprit à la mode : mais j'ai refusé de le voir ; j'aimerais autant, Dieu me pardonne, voir l'illustre M. Freron. Avez-vous été chez la Dorigni ? Le Comte est-il toujours de bonne humeur ? Quand vous verrai-je ? M'aimez-vous toujours ? Voilà bien des questions de femmes. Adieu, vous savez que, *femina cosa garrula, e loquace.*

LETTRE XLV.

A la même. 1760.

VOus me demandez à quoi je m'occupe quand je n'ai pas la migraine, ni mauvaise compagnie. J'écris, Madame ; je barbouille du papier, comme tant d'autres : je fais des mémoires sur ma fortune singuliere, & sur les choses que j'ai vues, qui sont plus singulieres encore. Il me semble que c'est une occupation raisonnable pour une femme qui a presque passé l'âge de plaire, & qui ne s'en soucie pas du tout. Je dirai bien des vérités désagréables pour certaines gens ; mais je ne veux ni

mentir, ni flatter des ſots ou des malhonnêtes gens. Cependant ces mémoires ne verront la lumiere que lorſque je ne la verrai plus : par-là j'éviterai les reproches, ou le petit reſſentiment des petits hommes bas & haïſſables, dont je fais mention dans mon hiſtoire véritable ; car les morts ſe moquent des vivans. Mais vous, Madame, que faites-vous dans vos heures de loiſir, qui ſont aſſez fréquentes ? car vous n'êtes pas embarraſſée de vivre avec vous-même. Liſez-vous le charmant hermite *(a)* de Fernay ? Penſez-vous à moi ? Priez-vous Dieu pour ceux qui vous aiment ? Toutes ces occupations ſont bonnes & louables : c'eſt pourquoi je devine que ce ſont les vôtres.

J'ai honte que de jeunes perſonnes me donnent tous les jours l'exemple de la fuite du monde, ſans que j'aie le courage de les imiter : je le mépriſe ſincérement, mais je voudrais faire plus. La belle Comteſſe de Neuville vient tout à coup de ſe jetter dans la haute dévotion ; elle entend tous les jours quatre Meſſes, communie toutes les ſemaines, & ne jette jamais la vue ſur un homme : elle ne voit que ſon mari & ſon confeſſeur. Je loue beaucoup ſa réſolution & ſon courage : mais j'ai peur qu'elle

(a) M. de Voltaire.

ne perſévere pas, & ce ſerait bien dommage. Convertiſſons-nous auſſi, mais ſans faire de bruit, ni d'éclat, & ſans affecter rien. Adieu, ma très-chere; ſi cet avis ne vous plaît pas, dites mieux, &c.

LETTRE XLVI.

A M. Berrier. 1761.

LEs Français ſont admirables : le bon peuple ! Qu'un Roi eſt heureux d'avoir de pareils ſujets ! Nous allons donc avoir une puiſſante marine, qui ſera un préſent volontaire de la nation. Je ſuis ſurpriſe & enchantée de ce zele qui anime tous les ordres de l'Etat pour fournir des vaiſſeaux à l'Etat. Ceux qui prétendent que l'amour de la patrie eſt plus fort dans les Républiques que dans les Monarchies, n'ont qu'à me citer l'exemple d'un Etat libre, où les particuliers aient fourni trente vaiſſeaux de ligne de leur plein gré, ſans même en être priés, s'ils veulent que je les croje. Le Roi eſt attendri : jamais il n'a tant aimé ſon peuple. Cependant je crains que ce ſecours ne vienne trop tard : au reſte il ne ſera pas perdu pour cela, & ſervira dans une autre occaſion. Les Anglais haïſ-

ſent les Français de tout leur cœur, & les Français les déteſtent ſincérement : ils ſont toujours en guerre, du moins en intention ; & quand ils metrent bas les armes par laſſitude ou par épuiſement, c'eſt pour les reprendre avec plus de fureur. Mais, Monſieur, ne pourrait-on pas tenter quelque entrepriſe pour le moment ? L'Angleterre eſt entiérement dégarnie : ſes flottes nous pourſuivent dans les deux Indes. Ne pourrait-on pas profiter de l'occaſion pour faire une ſeconde tentative qui ne ſerait peut-être pas auſſi infructueuſe que la premiere. Voilà ce qui m'a paſſé par la tête depuis quelques jours ; & ſi c'eſt un rêve, c'eſt du moins le rêve d'une bonne Françaiſe. Faites-en ce que vous voudrez, ou ce que vous pourrez ; je n'en parlerai à perſonne, pas même au Grand-Seigneur. Madame de Carouge demande un emploi pour ſon fils, je crois qu'il le mérite : c'eſt une famille où le courage eſt héréditaire, & qui a toujours bien ſervi. Pour l'expérience, elle viendra ; il eſt jeune : j'aime les jeunes gens ; ils ſont dociles, & aiment à s'inſtruire. Pour les vieux ils ſont intraitables ; quand ils ont une fois pris leur pli, ils ſont inſupportables en affaires, comme en amour.

Ce que vous appellez ma faveur, c'eſt

peu de chose : ce n'est pas elle qui vous soutient, mais votre mérite : vous lui devez tout, pensez-y bien. Quelquefois on m'écoute, souvent on me contredit : quelquefois je donne de bons conseils, souvent on m'en attribue de mauvais : mais en général comptez que mon pouvoir est bien borné, & je ne serais pas fâchée qu'il le fût davantage, afin de ne vivre que pour moi. Cependant j'aime & sers de tout mon pouvoir ceux qui servent bien le Roi & l'Etat. Comme vous êtes de ce nombre, il m'est impossible de ne pas vous vouloir du bien : laissez crier vos ennemis & les miens, & continuez à vous rendre digne de l'estime des honnêtes gens.

Je suis, &c.

LETTRE XLVII.

Au Comte de S. FLORENTIN.

MOnsieur le Comte, je vous recommande un jeune homme qui donne de grandes espérances. J'aime ses protecteurs, & j'ai beaucoup d'estime pour sa famille, où l'honneur & les talens sont comme naturels. Ces motifs vous suffiraient pour l'avancer : mais il fallait vous le faire connaître. Je reçois

dans ce moment une lettre de M. de Pâris ; qui me demande familiérement des choſes impoſſibles, quoique je lui euſſe déja dit que je n'avais ni le pouvoir ni l'inclination de le ſervir. Je vous prie de le lui dire encore, car je ne veux pas lui répondre. J'admire la ſainte hardieſſe de ces Meſſieurs : quand une fois ils ſe ſont mis dans la tête qu'ils ſoutiennent la cauſe du Ciel, ils parlent & ils agiſſent avec une hauteur que Dieu ne doit pas approuver, & qui eſt certainement inſupportable aux hommes. Ce ne ſont pas des graces qu'ils demandent, mais des ordres qu'ils donnent. Je m'imagine, M. le Comte, que votre département doit être le plus agréable de tous : car, ſi vous voulez parler raiſon aux Eccléſiaſtiques, ils vous contrediſent par un paſſage de la Bible : je ſuis en peine de ſavoir ſi cette race d'hommes eſt auſſi néceſſaire au monde qu'elle lui eſt incommode. Il eſt vrai que nous avons l'autorité en main, ce qui les fâche beaucoup : gardons-la avec ſoin, & faiſons la craindre, de peur qu'ils ne ſe faſſent craindre à leur tour, & ne ſoumettent le ſceptre à la mitre.

Mais, à propos de mon jeune homme, ſi vous n'avez rien pour le préſent qui lui convienne, il attendra : je ne vous demande

pas de déplacer perſonne, ni de faire une injuſtice à un autre pour m'obliger.

Je ſuis, &c.

LETTRE XLVIII.

A M. de Bussi.

NOus avons d'abord jugé par les propoſitions extravagantes de M. Stanley, que la Cour de Londres n'était pas ſérieuſement diſpoſée à la paix, & vos dépêches le confirment. M. Pitt eſt un chicaneur, qui ne traite pas de bonne foi : il joue la Comédie. Cependant il faut continuer juſqu'au bout, & mettre les Anglais dans leur tort à la face de toute l'Europe, en expoſant leur ambition & leur éloignement pour la paix. On ne doute cependant pas ici que dans le fond ils n'en aient preſque autant beſoin que nous. Leur dette eſt immenſe, & augmente tous les jours ; les ſoldats & les matelots commencent à leur manquer ; & je ne ſais pas ſi leur crédit, qui eſt leur ſeul ſoutien, pourra ſe ſoutenir encore longtemps. A proprement parler, nos guerres avec cette nation ne ſont que des guerres de marchands, & n'en ſont que plus difficiles à terminer, parce que l'eſprit de com-

merce ne veut point de rival. Mille particuliers de Londres, qui font de grandes fortunes par la ruine & le maſſacre de leurs compatriotes mêmes, voudraient que ce jeu cruel durât toujours : ils peuvent aiſément acheter le Miniſtere & le Parlement dans un pays où tout eſt à vendre ; de ſorte que, lorſque les marchands ont déclaré la guerre à la bourſe de Londres, il faut qu'elle ſe déclare à St James ſix mois ou un an après. Voilà le grand obſtacle qui s'oppoſe à la paix juſqu'à ce que le Roi d'Angleterre ait des Miniſtres aſſez honnêtes gens pour aimer le bien public, & mépriſer les clameurs & l'argent de ceux qui s'enrichiſſent par la déſolation des peuples. Vous dites que votre ſituation à Londres eſt bien déſagréable : je n'en doute pas. Vous êtes expoſé aux inſultes d'un peuple brutal, & au mépris d'un Miniſtre arrogant. Nous vous donnons ici l'exemple de patience : ſouffrez généreuſement pour votre Roi & votre patrie ; c'eſt la vraie gloire d'un bon citoyen. Dans vos négociations conduiſez-vous avec modeſtie ſans baſſeſſe : la hauteur eſt ridicule dans les vaincus. Quel que ſoit le ſuccès de cette tentative, tâchez ſur-tout de vous faire honneur & à vos amis. Préſentez mes très-humbles reſpects à cette perſonne qui a

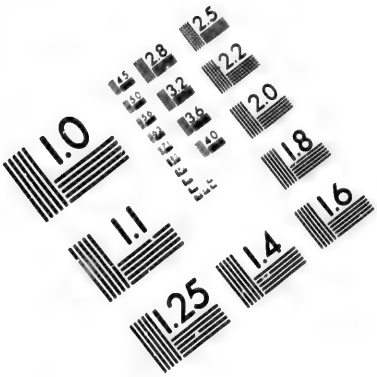
beaucoup de pouvoir & de bonne volonté pour nous : concertez-vous avec elle ; faites-nous des amis ; oppoſez, s'il eſt poſſible, le crédit des honnêtes gens à la faction des hommes bas & intéreſſés, qui préferent la guerre qui les enrichit, à la paix qui n'enrichit que la Nation.

Je ſuis, &c.

LETTRE XLI.

A la Maréchale de BROGLIE. 1761.

MAdame, votre lettre me fait honneur, & votre douleur me touche beaucoup ; mais il m'eſt impoſſible de vous ſoulager : le Roi eſt fort en colère, & je crois que M. le Maréchal n'eſt pas ſans tort. Il voulait vaincre tout ſeul, & il a été vaincu. Son adverſaire ſe défend aſſez bien ; il a une lettre en poche, qui ſemble le juſtifier. Cependant je ſuis prête d'avouer tout ce qu'on voudra en faveur de M. le Maréchal : il eſt brave, il entend parfaitement la guerre ; on dit que c'eſt le ſeul que les ennemis craignent & reſpectent ; & le ſeul qui puiſſe faire oublier le Comte de Saxe, qui était l'ange tutélaire de la France. Ainſi ſa gloire eſt à couvert, & le dédommage bien de la perte de



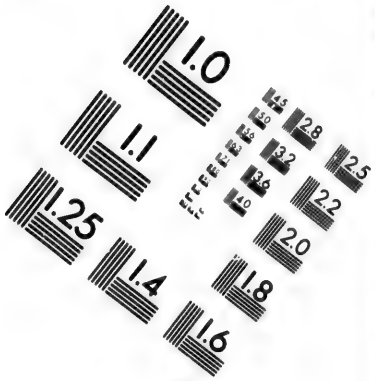
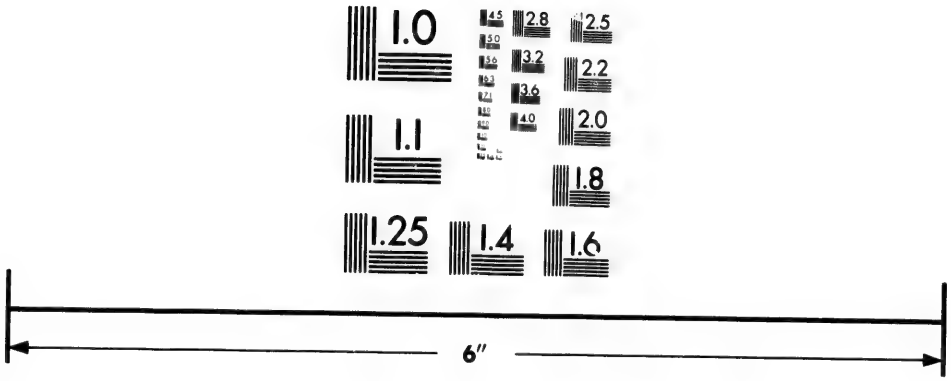
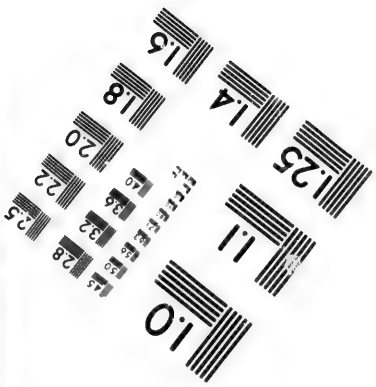
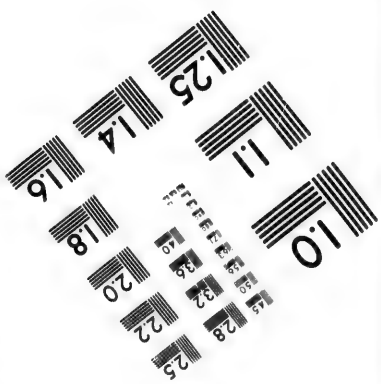


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.0
1.1
1.25
1.4
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

la faveur. Voilà bien des motifs de conſolation, Madame, en attendant que la fortune change. Le Roi eſt bon : il a beaucoup d'eſtime pour M. le Maréchal, & vous devez tout eſpérer. Il faut laiſſer paſſer cet orage, qui ne ſaurait durer ; & vous verrez un temps plus heureux : dans ce pays on n'oublie pas toujours le mérite, & on en a toujours beſoin.

Je ſuis, &c.

LETTRE L.

Au Maréchal de SOUBISE. 1761.

J'E vis hier le gros Prince *(a)* Allemand, qui me parla de vous avec beaucoup d'eſtime : il ſavait ſans doute qu'il me faiſait plaiſir. Il avoue que vous n'avez pas toujours été heureux à la guerre ; mais il eſt perſuadé que vous avez toujours mérité de l'être. Le fameux Turenne a perdu des batailles : conſolez-vous. Le Roi eſt fort mélancolique : cette ſuite continuelle de mauvais ſuccès dans la guerre la plus juſte & la plus néceſſaire qui fut jamais, afflige ſenſiblement ſon bon cœur. Il ſouffre de tout ce que ſes peuples ſouffrent : il ne ſigne pas

(a) Le Prince de Naſſau-Saarbruck.

un

un édit d'impôt qu'il ne le faſſe en gémiſſant : il faut l'avoir vu dans ces temps d'humiliation & d'adverſité pour bien juger de lui : il a l'ame belle & généreuſe. Le bon droit eſt pour nous, & le Ciel pour nos ennemis : adorons les profonds deſſeins de la providence.

Quoi qu'il en ſoit, on a enfin mis la derniere main à ce qu'on appelle un chef-d'œuvre de politique, au *pacte de famille ;* & ce que la France n'aurait oſé demander ni eſpérer dans les temps les plus heureux, elle l'a obtenu au milieu de ſes diſgraces. Les Français ſont à préſent Eſpagnols, & les Eſpagnols ſont Français : c'eſt ſurtout à préſent qu'*il n'y a plus de pyrénées*, comme diſait Louis XIV. On eſpere beaucoup de ce coup d'Etat, & les Anglais n'en ſeront pas contens ; ils ſeront obligés de ſéparer leurs forces pour faire tête aux Eſpagnols, qui ont une très-belle flotte, une bonne armée & de bons Officiers. On a réſolu de forcer les Portugais à ſe déclarer : leur neutralité eſt plus préjudiciable à nos affaires qu'une guerre ouverte, par les ſecours de toute eſpece qu'ils fourniſſent aux Anglais, dont ils ſont les très-humbles ſerviteurs. C'eſt une choſe plaiſante de voir un Roi de cinquante ans en tutelle, avec

un fantôme d'autorité, qui regne ſans gloire & ſans liberté. Une nation, qui a quelques ſentimens d'honneur, doit vivre ou périr indépendante, ſans ſe rendre inutilement eſclave, ridicule & mépriſable. Le Miniſtre d'Eſpagne agit avec beaucoup de zele & de chaleur. Cependant on croit que le Portugal refuſera d'abandonner les Anglais : les intérêts du commerce de ces deux nations ſont tellement liés & compliqués, qu'on regarde une rupture comme preſque impoſſible. C'eſt pourquoi les Eſpagnols ſe préparent ſérieuſement à faire un voyage à Lisbonne ; & la France, malgré ſes preſſans beſoins, ne pourra ſe diſpenſer d'y envoyer un corps de troupes. Voilà, M. le Maréchal, quelle eſt notre ſituation actuelle, craignant toujours, mais eſpérant beaucoup. J'eſpere auſſi que vous ſerez employé cette année: comptez ſur vos amis, &c.

LETTRE LI.

A la Comteſſe du BARAIL.

VOus pouvez vous aſſurer que le jeune Marquis ne ſera pas oublié, à moins que je ne perde tout mon crédit ; mais n'eſt-ce pas mon devoir de recommander les gens de

mérite & ceux que j'eſtime ? Craignez-vous que je manque de mémoire ? Non, Madame, je me ſouviendrai toujours de vous aimer tendrement, & de vous obliger. La Cour n'a jamais été ſi brillante qu'à préſent au milieu de la miſere publique. Nous avons une demi-douzaine d'Alteſſes Allemandes, qui font grand fracas. Il y en a un ſur-tout qui daigne me faire ſa cour. Les hommes, & ſur-tout les Princes, ne font rien pour rien : c'eſt pourquoi je devine qu'il a quelques vues ; mais je le laiſſerai venir, & peut-être le ſervirai-je, car j'ai le cœur bon, & il a du mérite. Le vieux Viſir *(a)* devient inſupportable ; mais on le ſouffre parce qu'il eſt néceſſaire, ou qu'il paſſe pour l'être. Il eſt toujours mécontent, ſombre & farouche : la vieilleſſe, comme les honneurs, change les mœurs. Cela eſt inſupportable, & il faut pourtant le ſouffrir. Adieu, ma chere amie, je ne changerai jamais pour vous ; car j'ai trop de plaiſir à vous aimer & à vous le dire. Donnez mille baiſers pour moi à votre petite fille ; & faites mille complimens au grand homme, &c.

(*a*) Le Maréchal de Belliſle.

LETTRE LII.

A M. de VOLTAIRE. 1762.

JE ſuis déja informée de la ſanglante tragédie qui s'eſt paſſée à Toulouſe. Votre charité pour la malheureuſe famille de Calas, & votre zele pour la ſervir, ſont honneur à vos ſentimens, & correſpondent avec les miens. Vous êtes comme la ſentinelle de l'Etat : vous vous faites un devoir de découvrir les grands crimes & les grands abus : il faut que vous ſoyez admirable en tout. Autant que j'en puis juger juſqu'à préſent, les Juges de Toulouſe ont été bien précipités & bien cruels : il n'y a que des contradictions & des improbabilités dans leurs procédures, ce qui eſt d'abord un grand préjugé contre elles : la vérité & la juſtice n'admettent ni contradictions ni improbabilités. On dit qu'un Avocat célebre & honnête homme travaille à un mémoire ſur cette malheureuſe affaire: je le lirai auſſitôt qu'il paraîtra, pour me mettre bien au fait de la queſtion ; après quoi j'emploierai hardiment tout mon crédit pour venger la cauſe de la juſtice & de la vertu opprimée. Je ſuis charmée, Monſieur, que vous vous

ſoyez adreſſé à moi : cette confiance me donne un peu de vanité, en montrant que vous me croyez le cœur bon. Oui, je l'ai, ou crois l'avoir ; & dans cette occaſion je tâcherai de mériter votre eſtime & celle de ceux qui vous reſſemblent.

Je ſuis, &c.

LETTRE LIII.

Au Marquis de BEAUSSAC. 1762.

JE vous remercie ſincérement de vos ſoins, & je vous prie de me les continuer. Les nouvelles de Ruſſie ſont actuellement plus importantes que jamais. Il y a long-temps que nous ſavons que le nouveau Czar n'aime pas la France : nous avons perdu une bonne amie dans Elizabeth. Votre Pierre III ne ſe donnait pas même la peine de cacher ſes ſentimens du vivant de ſa tante ; & j'ai oui dire qu'il ne manquait jamais de plaiſanter ſur les défaites des Ruſſes, ou des Alliés, quand l'occaſion s'en préſentait ; ce qui faiſait voir qu'il avait un mauvais cœur & un mauvais eſprit. Perſonne ne doute que ce Prince n'abandonne bientôt l'alliance : encore ſerons-nous bien heureux, s'il ne ſe joint pas à nos ennemis.

Dans une pareille circonſtance, votre Miniſtere eſt très-délicat : vous marcherez partout ſur des épines. Cependant tout deſpotique que ſoit un Czar de Ruſſie, on ne croit pas que celui-ci oſe abandonner bruſquement la cauſe commune : cette démarche, ſi elle était trop précipitée, ne manquerait pas de déplaire à la nation. Les Ruſſes ſavent obéir ; mais ils ſavent auſſi ſe défaire de leurs maîtres, quand ils oſent abuſer de leur pouvoir. La révolution de 1740, à laquelle il doit ſa couronne, eſt un exemple récent & terrible qui le retiendra peut-être. La défection de ce Prince ſerait ſurtout déplorable dans la circonſtance ; car l'Alexandre du Nord eſt perdu, ſi la guerre dure ſeulement encore quatre mois. Tâchez donc de parer ce coup, s'il eſt poſſible de le parer.

Les fourrures que vous m'avez envoyées ſont fort belles, & je vous remercie bien de vos peines. Elles valent mieux que celles du Canada : mais hélas ! celles du Canada étaient à nous.

Le Roi eſt fort ſatisfait de votre conduite ; il a beaucoup de confiance dans vos lumieres ; & perſonne ne doute que ſi le Czar abandonne ſes amis, vous n'aurez rien négligé pour l'en empêcher.

Je ſuis, &c.

LETTRE LIV.

Au Duc de FITZ-JAMES. 1762.

VOus avez bien raiſon, M. le Duc ; l'affaire de ce malheureux Calas fait frémir. Il fallait le plaindre d'être né huguenot ; mais il ne fallait pas le traiter pour cela comme un voleur de grand chemin. Il parait impoſſible qu'il ait commis le crime dont il était accuſé : cela n'eſt pas dans la nature. Cependant il eſt mort, ſa famille eſt flétrie, & ſes juges cruels ne veulent pas ſe repentir. Le bon cœur du Roi a bien ſouffert au récit de cet étrange aventure, & toute la France crie vengeance. Le pauvre homme ſera vengé. Ces gens de Toulouſe ont la tête chaude, & plus de religion à leur maniere qu'il ne leur en faut pour être bons Chrétiens. Dieu veuille les convertir & les rendre humains !

Vous vous moquez de moi, M. le Duc, avec vos remerciemens. Il y avait un poſte vacant qui vous convenait : vous le méritiez, j'en ai parlé au Roi, & voilà tout. Le ſervice que je vous ai rendu, m'a fait plus de plaiſir qu'à vous. Partez donc pour l'armée, & ſoyez l'ami du Prince de Condé.

J'ai dans l'eſprit que ce jeune homme ira loin : il a de grands exemples dans ſa famille, & bonne envie de les imiter. Ses talens pour la guerre ſe développeront bientôt. Tant mieux ; on ne connaît plus la France ; la race des grands hommes eſt preſque éteinte : j'eſpere que vous aiderez à la faire revivre, & je ſouhaite de tout mon cœur que la fortune vous traite d'une maniere digne de vous, &c.

LETTRE LV.

Au Duc de NIVERNOIS. 1762.

COmment vous portez-vous, M. le Duc ? Vous allez voir que vos amis ne vous ont pas oublié. Mais auparavant il faut commencer par la préface qui eſt *la ſalſa del libro*. Vous ſavez que nous n'avons que trop longtemps fait la guerre, que nous n'y avons rien gagné, que nous avons grand beſoin de la paix avec les Anglais, & que les Anglais n'en ont peut-être guere moins beſoin que nous. Eh bien ! le Roi a réſolu hier dans ſon Conſeil, de vous charger d'une petite commiſſion à ce ſujet. Il faut donc que vous quittiez incontinent vos bois & votre garenne pour venir à Fontainebleau

recevoir vos instructions : de-là vous irez à Londres, faire la révérence au bon Roi George qui vous attend, & l'inviter à être de nos amis. Le Roi ne savait d'abord qui charger d'une négociation si importante & si délicate : une certaine personne a cité votre nom ; sur quoi ce bon Prince a beaucoup loué vos lumieres, vos talens & votre zele pour son service. Je l'écoutais avec plaisir, & j'étais bien éloignée de parler contre ma conscience en disant du mal de vous. Je sens que cet emploi est un peu désagréable : il serait plus baau d'être l'Ambassadeur d'un Roi vainqueur que celui d'un Roi vaincu. Mais vous êtes bon Français ; l'amour de la Patrie l'emportera sur vos répugnances. La paix que j'espere est la seule chose que je desire actuellement, & qui puisse m'attacher encore un peu à la vie. Ma santé n'est pas bonne ; mais si je puis voir la France paisible, le Roi content, & ses sujets tranquilles après tant de calamités, j'aurai assez vécu. Je vous salue de tout mon cœur, M. le Duc : vous aurez toujours une des premieres places dans la liste de ceux que j'estime, & qui est très-courte, &c.

LETTRE LVI.

A la Comteſſe de BASCHI. 1762.

MA chere amie, car ce nom eſt plus beau que celui de Madame la Comteſſe, & c'eſt pourquoi je m'en ſers ſouvent, vous me demandez ſi je penſe toujours à vous ; que ne me demandez-vous ſi je vis encore ? Pourrais-je oublier vos charmes & votre mérite ? Enfin j'eſpere que nous aurons la paix. Elle nous eſt bien néceſſaire après la guerre la plus funeſte & la plus honteuſe qui ſe ſoit faite depuis le vieux Pharamond. La gloire de la nation ſous Louis XIV s'eſt diſſipée comme un ſonge, & elle ne trouve à ſon réveil qu'une honte réelle. Quel temps, ma belle Comteſſe ! Le Roi eſt chagrin, & moi je pleure, tandis que le monde croit que nous ſommes ici fort contens. Le bonheur ne ſe trouve pas dans les Cours ni dans l'ambition, mais dans les cœurs modeſtes & modérés, qui ne deſirent, n'eſperent, & ne demandent rien.

Valcourt diſait hier en riant, qu'il aurait fallu pendre une demi-douzaine d'Officiers Généraux pour donner l'exemple, & que les Anglais avaient été bien ſervis de-

puis qu'ils avaient tué un Amiral. Le Roi ne riait pas ; mais sa bonté de cœur ne l'a pas empêché de dire que ce raisonnement-là n'était pas tout-à-fait ridicule. Les Anglais nous ont bien fait du mal, & nous leur en avons bien fait aussi : voyez s'il y a là quelque sujet de consolation, car il faut profiter de tout. Valcourt disait aussi qu'au lieu de demander la paix, il n'y aurait qu'à laisser prendre aux Anglais le reste de nos colonies, retirer nos troupes d'Allemagne, & faire une guerre défensive sur nos frontieres ; tandis que nous emploierions la plus grande partie de nos forces pour faire des descentes chez l'ennemi, le harceler, désoler son commerce, &c. que par-là les Anglais seraient obligés de demander la paix à genoux en moins de deux ans, ou de faire banqueroute à l'Univers. Il y a un certain air de raison dans ce discours : mais il aurait fallu prendre ce parti, il y a deux ans ; c'est aujourd'hui trop tard.

Je me dépite contre moi-même, quand je considere quels gens j'ai recommandés pour soutenir l'honneur de la France ; des gens qui n'étaient propres à rien & qui aspiraient à tout ; qui savaient faire des révérences & des bassesses, & couraient ensuite en Allemagne pour se battre comme

des femmes, & ſervir de riſée à toute l'Europe. Ces réflexions me déſolent & le Roi auſſi. Quelqu'un demandait l'autre jour au Prince de Conti, pourquoi la France avait tant dégénéré, & qu'on ne voyait plus de Turennes, ni de Villars, ni de Saxes. *C'eſt*, dit-il, *depuis que nos femmes ont affaire à leurs laquais.* Hélas ! tout a changé. Adieu, ma belle Comteſſe ; je vous aime de tout mon cœur, &c.

LETTRE LVII.

Au Maréchal de SOUBISE. 1762.

NOus ſommes accoutumés à recevoir de mauvaiſes nouvelles, mais nous n'y ſommes pas moins ſenſibles. Celle de votre derniere bataille a achevé de nous jetter dans la conſternation. Vous avez de nouveau trompé les eſpérances du Roi & les miennes, & nous ſommes tous dans la douleur. On vous impute bien des fautes dans cette affaire, & nous admirons malgré nous la ſageſſe du Prince Ferdinand, qui avait promis de vous battre, & qui a tenu parole. Il fallait, diſent vos ennemis, qu'il comptât bien ſur ſa fortune, ou ſur votre incapacité. Quant à votre collegue, tout le monde

le

le justifie & le plaint. Je crois cependant qu'on a tort de vous juger si sévérement, & moi encore plus de vous avoir exposé à l'être. Ne craignez pourtant rien : je prendrai soin de vos intérêts, & je tâcherai de faire votre paix avec le Roi, qui est résolu de la faire avec ses ennemis. Les vieillards qui se ressouviennent des dernieres années de Louis XIV leur comparent le temps présent. Nous avons tout perdu, des batailles sans nombre, un million d'hommes, nos colonies, notre crédit & notre honneur. Nous n'avons plus ni argent, ni ressources. Le Roi parlait, il y a quelque temps, de s'aller mettre à la tête de ses armées pour les ranimer par sa présence. Je m'imagine que cette démarche aurait été utile ; mais on l'en a dissuadé. Au nom de Dieu, M. le Maréchal, si les affaires ne sont pas encore tout-à-fait désespérées, tâchez de les réparer, & de nous mettre en état d'obtenir une paix plus honorable. Sur-tout faites tous vos efforts pour sauver Cassel, qui ferait alors un équivalent dans le Traité de paix. Quel est ce brave Luckner, dont on m'a tant parlé, & qui a acquis tant de gloire à nos dépens ? Il faut avouer que les Anglais sont trop bien servis. Je hais sur-tout & j'estime ce Marquis

de Granby, qui doit au moins partager par moitié la gloire du Prince Ferdinand. Je conviens qu'il eſt bien difficile de vaincre de pareils hommes, & nous craignons à tout moment de recevoir la nouvelle de quelques nouveaux déſaſtres, à moins que vous ne faſſiez changer la fortune, ce que je ſouhaite de tout mon cœur, ſans oſer l'eſpérer.

Je ſuis, &c.

LETTRE LVIII.

Au Duc de CHOISEUIL. 1762.

JE ſuis malade, cependant je tâcherai de vous répondre. Je vous dirai d'abord que le Roi eſt content & vous eſtime. Le vieux Maréchal était trop ſyſtématique, & les hommes à ſyſtêmes réuſſiſſent rarement. Jamais Miniſtre ne fut plus malheureux que lui, excepté le Chamillard du dernier Roi, que l'on fit Miniſtre de la guerre, parce qu'il ſavait bien jouer au billard. Pour moi, je crois en vérité qu'il avait plus de réputation que de mérite. Il s'agit donc de mieux faire, & de réparer ſes fautes. Vous commencez dans des temps bien difficiles; mais votre gloire en ſera plus grande, ſi

vous triomphez des difficultés, comme je l'eſpere.

Ce qui ſe paſſe parmi les Ruſſes eſt inoui : quels maîtres ! quels ſujets ! L'Impératrice Eliſabeth meurt, ſon neveu lui ſuccede, ſa femme le ſupplante, & tout cela en ſix mois de temps. Le pauvre Pierre avait grand tort auſſi de ſe faire Soldat Pruſſien, & de ſe brouiller avec ſa femme. Je ne penſe pas qu'il faille ſe fier à la nouvelle Czarine, ni compter ſur elle, quoiqu'elle ait pris pour un de ſes principaux prétextes, la paix honteuſe qui avait été conclue avec la Pruſſe : ſoyez ſûr qu'elle ne lui fera pas la guerre. Il y a des erreurs dans tout cela. Il ne faut pas non plus eſpérer beaucoup de la part des Eſpagnols : je les crois ſinceres, mais ils ſont inactifs & irréſolus. Quant à l'Allemagne, tout y eſt déſeſpéré. L'Allemagne a toujours été le tombeau des Français : dans cette guerre, elle a encore été le tombeau de leur gloire. Ainſi ce bel épouvantail du *pacte de famille* n'aboutit à rien. Les Anglais en ont eu peur : à préſent ils rient avec raiſon de leurs frayeurs & de nos vaines eſpérances. Le plus ſûr eſt donc de faire la paix : mais l'ouvrage ſera difficile avec un peuple inſolent dans la victoire, qui eſt l'ennemi naturel du genre humain, & ſur-

tout des Français. M. le Duc, ſi vous venez à bout de cette grande affaire, vous aurez la gloire d'avoir ſauvé votre patrie. Il ne s'agit pas de faire une paix ſûre : cela eſt impoſſible ; les Anglais & les Français ne peuvent reſter long-temps amis : la haine réciproque des deux nations, la rivalité du commerce, l'oppoſition des intérêts & des alliances leur remettront bientôt les armes à la main. C'eſt pourquoi je m'imagine qu'il faut tâcher de conſerver quelques établiſſemens en Afrique & dans les Indes : c'eſt l'unique moyen de réparer & d'augmenter notre marine, de ſauver notre commerce, de nous fortifier par-tout, & d'attaquer les Anglais avec plus de ſuccès & de ſûreté, quand l'occaſion s'en préſentera. La priſe de nos vaiſſeaux marchands avant la déclaration de guerre était une action infame que la France n'oubliera jamais, qu'elle n'en ait tiré vengeance. Que nous ſommes humiliés ! Nous donnons à nos ennemis des perruquiers, des rubans & des modes ; & ils nous donneront des loix ! Jeſpere que cela ne durera pas : tâchez, M. le Duc, de faire la paix aux conditions les plus raiſonnables qu'il ſe pourra ; après quoi préparez-vous à la guerre.

Je ſuis, &c.

LETTRE LIX.

A la Comteſſe de BASCHI. 1762.

JE voulais vous écrire ce matin, & ma plume commençait déja à courir, lorſqu'une femme que vous connaiſſez m'eſt venue interrompre bruſquement. Allons, Madame, m'a-t-elle dit, laiſſez là votre lettre & vos complimens ; il faut nous divertir. Je l'ai ſuivie en grondant, & nous avons été pour nous divertir chez la groſſe Ducheſſe, qui a fait tout au monde pour m'amuſer ſans pouvoir réuſſir : j'étais de trop mauvaiſe humeur. A la fin cependant, nous avons vu entrer un petit ange, que j'ai beaucoup embraſſé & careſſé : c'était votre fille. En honneur, elle eſt adorable, la petite : elle a de beaux yeux, de beaux traits ; un air fin dans tout ce qu'elle dit, ou qu'elle fait ; beaucoup d'eſprit, de douceur, de modeſtie, & un bon cœur : l'homme qui l'aura, ſera bienheureux, s'il eſt digne d'elle & de vous. Sa préſence a diſſipé ma mélancolie, & la migraine qui commençait à me prendre. Jamais une ſi belle bouche n'a dit des choſes ſi agréables que celle de cette aimable enfant. On a joué, on a ri, & puis

nous ſommes revenues ici. Pour continuer mon plaiſir, je me ſuis auſſi-tôt mis à vous écrire. A propos, connaiſſez-vous ce vilain homme qui a la bouche auprès de l'oreille ? Il était hier à la Meſſe du Roi, auprès de la belle Marquiſe de Gondi. Elle l'avait vu deux ou trois fois chez ſes amies, & lui avait parlé avec politeſſe. Ne voilà-t-il pas que ce benêt, avec ſa figure abominable, ſe met dans la tête qu'elle eſt folle de lui ? Il était donc à la Meſſe à côté d'elle, ſans qu'elle s'en apperçut, & il ne ſavait comment s'y prendre pour ſe faire remarquer. Mais enfin l'amour eſt ingénieux : il lui pouſſe donc rudement le bras, & fait tomber ſes *heures*, afin d'avoir la ſatisfaction de les ramaſſer, & de lui baiſer la main. Tout cela lui a réuſſi juſqu'au baiſer, qu'on eut l'adreſſe d'éviter. La Dame de retour chez elle, lui a fait dire que ſon procédé avait été indécent & groſſier, qu'elle le priait de ne jamais plus lui montrer ſon viſage, & qu'elle ſouhaitait ſincérement qu'elle devînt auſſi ſenſé qu'il était laid. Ce mot de *laid* a été un coup de foudre pour ce pauvre malheureux, qui ſe croit un Adonis. Il en eſt tombé malade : quatre médecins n'ont pu empêcher qu'il n'eût le tranſport au cerveau, & il eſt à l'agonie. S'il meurt, ſon hiſtoire

fera une des plus tragiques dans celle de l'amour-propre. Mais hélas ! qui eſt-ce qui n'en a pas ? Il y a dix momens dans la journée, où je me crois encore très-jeune & très-belle contre un où je n'en crois rien du tout. La Ducheſſe vous a-t-elle vue, comme elle l'avait dit ? Elle eſt du très-petit nombre des femmes eſtimables. Elle a beaucoup de Religion, d'eſprit & de gaieté : ce ſont les perſonnes que j'aime, quoique je ne les ſuive que de loin.

On raconte des merveilles de la B... *(a)* elle eſt folle à lier. Hélas ! c'eſt l'amour, le tendre amour qui en eſt la cauſe. L'autre jour elle fut ſi contente de ſon amant, qu'elle lui donna ſon portrait enrichi de diamans, qu'elle avait reçu la veille de ſon mari. Mais il faut vous dire que cet homme aime encore plus le jeu que ſa Maîtreſſe. Il avait beaucoup perdu : voilà qu'il tire le mari à part, & lui demande cent piſtoles ſur ſon bijou. La pauvre B... eſt enragée de cette marque de mépris, & veut tout de bon renoncer à l'amour : perſonne n'en croit rien ; mais en attendant, elle fait pitié. Les paſſions ſont bien dangereuſes & bien ridicules dans certaines gens. Heureux ceux qui n'aiment rien ! Il n'y

(a) La Ducheſſe de Beauvilliers.

a point de nouvelles. Nous paſſons notre temps à l'ordinaire à nous ennuyer, & nos Miniſtres à bâtir des châteaux en Eſpagne. Les habitans de Dunkerque ſe préparent à célébrer une fête ſéculaire : il y a preſque cent ans qu'ils ont le bonheur d'être Français, & ils vont s'en réjouir ſolemnellement : cela fera rire les Anglais. Pour moi, je me réjouis d'avoir une amie telle que vous, à qui je puis montrer mon ame toute entiere, & tout dire ſans crainte & ſans réſerve. Venez, que je vous embraſſe : mais hélas ! je n'ai pas les bras aſſez longs, &c.

LETTRE LX.

A Madame l'Abbeſſe de CHELLES. *(a)*

1762.

JE recommande à vos prieres le Roi, la France, & moi, avec tout le reſte : le Ciel n'eſt jamais ſourd aux prieres des Saints. On va travailler à la paix ; mais il n'y a que Dieu qui puiſſe nous la donner. C'eſt une grace, Madame, que vous êtes digne de demander & d'obtenir. Que vous êtes heureuſe d'avoir quitté ce monde bas & méchant ! Il y a de belles Dames qui me

(a) Auparavant Mlle de Rupelmonde.

portent envie, & moi j'envie leur liberté. La raiſon, les années, le malheur des temps, le mépris, les petites vanités des Cours, qui ſont pitié quand on les connaît, m'ont jetté dans une mélancolie noire qui me dégoûte de tout. J'ai deſiré les grandeurs, & m'en voilà raſſaſiée. Cependant il me faut porter la joie ſur le viſage, tandis que j'ai la mort dans le cœur. Mais qu'avez-vous, me dit quelqu'un, vous n'êtes pas contente ? Sire, lui dis-je, je ſuis fort contente, & en même temps, je ſuis prête à pleurer, me voyant forcée de diſſimuler. Le Roi ſe ſouvient toujours que vous étiez l'ornement de ſa Cour ; il vous regrette & vous admire : il dit que vous ſervez à préſent un meilleur Maître. Hélas ! je voudrais bien le ſervir ce meilleur Maître. J'ai dans l'eſprit que l'ennui, la triſteſſe qui m'accablent, ſont une invitation de ſa part : mais je ſuis faible, & je continue à porter mes chaînes. Je vous ſalue, Madame, avec le reſpect & l'affection que mérite votre vertu. Aimez-moi, plaignez-moi, & priez pour moi, &c.

LETTRE LXI.

Au Duc de NIVERNOIS. 1762.

VOus avez donc vu la Capitale & les nouveaux Romains, comme ils s'appellent: vous aurez de la peine à les aimer. Le Roi George vous a bien reçu; les Seigneurs vous careſſent, & la canaille vous ſiffle : c'eſt tout ce que nous avions prévu. Le grand point eſt de s'attacher au principal : il faut parler au pilote & aux officiers du vaiſſeau, ſans faire attention à la populace qui murmure à fond de cale. L'hiſtoire de votre ſouper de Cantorbery nous a bien fait rire : cela eſt juſte, la paix n'eſt pas faite, & votre hôte vous a traité en ennemi. Les Anglais, dites-vous, ont généralement déſapprouvé la conduite de cet honnête homme : la réparation eſt généreuſe & ſuffiſante ; mais je ne crois pas que vous ſoupiez jamais chez lui. On admire vos dépêches ; le Roi eſt très-content. On eſt prêt à céder volontiers le Canada aux Anglais : grand bien leur en faſſe ! Mais, pour les Iſles & Pondichery, il faut les ſauver à quelque prix que ce ſoit. Quant à la rançon des priſonniers & aux billets du Canada, il n'y aura

pas de difficulté : c'eſt un petit mémoire de Marchand, qu'il faudra payer auſſi-tôt. Je vous prie de ne pas oublier de préſenter mes reſpects à la grande Dame : la bagatelle que je lui ai envoyée, eſt trop payée par la bonté qu'elle a eue de la recevoir : nous nous recommandons toujours à elle.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXII.

A la Comteſſe de BASCHI. 1762.

QUe dites-vous de l'Archevêque *(a)* ? N'eſt-il pas plaiſant de venir nous fatiguer de ſa bulle & de ſes querelles avec le Parlement, tandis que nous ſommes dans des inquiétudes mortelles ſur le ſuccès de la guerre, ou les négociations de la paix ? C'eſt comme ſi on diſait à un homme de venir ſéparer des enfans qui ſe battent dans la rue, tandis que le feu eſt dans ſa maiſon. Je ſuis bien en colere, Madame : de quels charmes voulez-vous parler ? Je croyais d'abord que c'était quelqu'un qui vous regardait, qui avait fourré cette phraſe-là pour vous. Hélas ! mes charmes ſont partis avant moi. De grace, à l'avenir, mettez

(*a*) De P.....

beaucoup d'amitié dans vos lettres, & point de complimens.

Il y a de bonnes nouvelles de Londres. Le Duc nous mande que les Anglais ſavent faire la guerre, mais qu'ils ne ſavent pas faire la paix. Cependant il faudra faire des ſacrifices : ils nous rendent notre ſucre & les toiles des Indes ; mais il faudra leur céder nos manchons & toutes les neiges du Canada : grand bien leur faſſe ! La perte n'eſt pas grande, excepté celle de l'honneur, qui nous fait frémir. Nos amis nous ont bien ſervis.

Il faut, ma chere, que je vous conte une folie. L'Ambaſſadeur que vous ſavez *(a)* m'eſt venu rendre ce matin une viſite, & après les premiers complimens, il s'eſt écrié : *En vérité, Madame, vous avez de beaux yeux !* Je me ſuis tournée vers lui, & lui ai demandé gravement s'il parlait à moi. Eh ! à qui parlerais-je donc ! dit-il : ce n'eſt pas à ma femme. Ce trait m'a fait rire, & m'a donné tant de vanité, que je me ſuis d'abord habillée en couleur de roſe comme une petite fille. Mais voilà par malheur qu'en paſſant devant une glace, j'ai rencontré un viſage maigre de quarante ans. J'ai demandé qui était cette femme-là : on m'a dit que

(*a*) Le Duc de Bedford.

c'était

c'était moi, & sur cela j'ai quitté ma robe couleur de rose. Mais parlons sérieusément, ma belle Comtesse ; je vous aime avec une tendresse dont je suis quelquefois surprise, & dont je ne me serais jamais cru capable pour une femme. Croyez que c'est le plus grand plaisir de ma vie : *Dolce vita amorosa : perche si tarde nel mio cor venite ?* C'est de mon amitié pour vous au moins que je parle : l'amour ne mérite ni mes éloges ni mes regrets. Ayez soin de votre santé, si vous avez quelque égard pour la mienne. La belle insensible vous salue, & m'a donné un baiser pour vous, &c.

LETTRE LXIII.

Au Duc de NIVERNOIS. 1762.

IL faut toujours vous remercier, M. le Duc : vous ne nous envoyez que de bonnes nouvelles, & vos lettres sont charmantes. La politique, qui rend tant d'hommes sombres & jaloux, ne fait que vous rendre plus aimable. Je crois voir la canaille de Londres, avec un air bête, vous regarder comme si c'était le Rhinocéros, & puis vous faire des grimaces. Quant aux honnêtes gens, vous n'avez, dites-vous, qu'à vous

en louer ; je n'en doute pas : j'ai connu des hommes de ce pays-là, qui, pour les manieres, la politeſſe, la magnificence & les ſentimens, auraient pu nous donner des leçons. Vous avez la modeſtie de dire que c'eſt à votre caractere public qu'on fait accueil : point du tout ; j'oſe dire que c'eſt à vous-même : on voit votre mérite, & on l'honore ; voilà ce que vous me forcez de vous dire. Vous avez donc été à la Bourſe de Londres, & on vous a hué. Mais pourquoi y alliez-vous ? J'aimerais autant m'aller expoſer dans la Forêt noire. La populace Anglaiſe n'eſt ni polie, ni aimable : c'eſt peut-être tant mieux. Il y a des gens qui penſent que ſi ce peuple le devenait jamais, il ceſſerait d'être à craindre. Quant à l'objet de votre miſſion, tâchez, M. le Duc, de votre côté, d'adoucir certains articles, comme la pêche de Terre-neuve, que la France ne ſaurait accepter à des conditions auſſi honteuſes. Nous nous en rapportons toujours à votre ſageſſe & à vos lumieres : M. de Choiſeul vous ſeconde ici de ſon mieux. Cultivez nos amis : je vous prie de leur préſenter mes devoirs, &c.

LETTRE LXIV.

Au même. Octobre 1762.

JE vous remercie beaucoup, M. le Duc, de votre attention & de votre ponctualité à me faire part du progrès de votre négociation. Elle va rapidement, & elle ne pouvait être en de meilleures mains. C'était l'opinion du vieux Maréchal de Belliſle, qu'il n'y avait point de pays au monde, où il fût plus aiſé de ſemer la diviſion qu'en Angleterre : il faut qu'il y ait toujours deux factions ; il ne s'agit que d'en gagner une, & vous faites vos affaires pendant qu'elles ſe déchirent. Il diſait auſſi quelquefois en riant, que, s'il était aſſez riche & aſſez fou pour acheter la couronne d'Angleterre, rien ne ſerait plus facile que de trouver des Marchands qui la vendraient. Après tout, les Anglais ſont de bonnes gens : ils ſont actuellement raiſonnables, & ſinceres dans leurs procédés. Le ſeul obſtacle à la paix, l'année derniere, était ce vieux renard de Pitt : il ſentait bien qu'elle était néceſſaire ; mais il ne voulait pas y avoir part, de peur qu'il ne perdît ſa faveur parmi la populace, à qui il jugeait bien qu'elle ſerait

odieuſe, & afin qu'il pût déſoler ſon Roi, quand il jugerait à propos. Cet homme-là eſt très-habile Miniſtre ſans contredit ; mais il n'en a pas agi avec nous comme un galant homme l'année paſſée, & je ne ſais pas s'il en agit en honnête homme avec ſa propre nation. Sa faction eſt puiſſante, & il eſt impoſſible d'acheter toutes ces gens-là : en pareil cas, il faut ſe fortifier d'un autre côté.

Il eſt certain, M. le Duc, que vous vous conduiſez avec une adreſſe infinie : c'eſt un éloge que vous méritez toujours. Vous aurez dans peu la gloire de conclure la paix la plus néceſſaire qui fût jamais : c'eſt une obligation que le Roi & la France vous auront.

Eſt-il vrai qu'il y ait beaucoup de priſonniers Français en Angleterre, qui s'y ſont mariés, & ont établi des manufactures de batiſtes ? Examinez cela, s'il vous plaît ; & voyez s'il ſerait poſſible de prévenir la perte de tant de ſujets du Roi, & d'une branche de commerce importante.

Pour finir, je ſouhaite que vous paſſiez auſſi agréablement votre temps à Londres, que le Duc de Bedford le fait à Paris : il ſe réjouit, & paraît fort gai. Sa commiſſion n'eſt pas embarraſſante : il n'a qu'à dire oui, ou non, à ce qu'on lui propoſe ; ce

qui lui laiſſe beaucoup de temps pour les amuſemens. Les Anglais ne ſavent pas rire chez eux ; il faut qu'ils viennent en France pour cela. Pour vous, M. le Duc, vous n'avez certainement pas le temps de vous divertir, les affaires vous occupent tout entier : ces ſoins ſacrés qui regardent la patrie, ſont les plaiſirs des belles ames. Je vous ſalue de tout mon cœur : j'eſpere que vous penſerez aux petites emplettes que vous ſavez, & que vous ferez mes civilités à tous nos amis.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXV.

A la Comteſſe de BASCHI. 1762.

IL y a quinze jours que je ne vous ai écrit, ma tendre amie, c'eſt-à-dire, qu'il y a quinze jours que je n'ai pas eu de plaiſir ; car à préſent je n'en connais guere d'autre que celui de lire vos lettres & d'y répondre. Ayez toujours bien ſoin de votre ſanté, & de votre beau viſage que je baiſe tendrement.

Nous avons eu ici le vieux Roi Staniſlas : il eſt toujours gai, quoique dévot. Sa digne fille ne l'imite que dans le ſecond

point, c'eſt une ſainte, dont la vue ſeule afflige les pauvres pécheurs. Staniſlas aime fort les Jéſuites, qui dirigent ſa conſcience & ſes revenus : ainſi les voilà en bonnes mains. Cependant, par égard pour ſon rang, ſon âge & ſes vertus, la proſcription de ces honnêtes gens ne s'étendra pas juſqu'en Lorraine : ce bon Prince en mourrait de chagrin, & il eſt bon qu'il vive encore pour l'exemple des Rois & le bien de ſes peuples. C'eſt une choſe étonnante & en même temps fort naturelle, que l'affection que les Lorrains lui portent. Il y a quelques années qu'il avait coutume de ſe promener par tout le pays dans une caleche : il n'avait qu'un ſeul Page avec lui dans ces courſes, & il s'amuſait à fumer avec une grande pipe à la Turque, de ſix pieds de long. Comme on lui repréſentait un jour à ce ſujet, qu'il expoſait ſa perſonne ſacrée : *Eh ! qu'ai-je à craindre*, dit-il ; *ne ſuis-je pas au milieu de mes enfans ?* Voilà, ſelon moi, un mot ſublime, que les Souverains devraient bien méditer. Il ſerait à ſouhaiter qu'ils ſentiſſent comme lui, le bonheur d'être aimés, & méritaſſent de l'être. Sa bonté lui a acquis le ſurnom de *Bienfaiſant*, qui eſt, à mon gré, le plus grand & le plus beau des titres pour un Roi.

On n'a pas approuvé ici les lettres qu'il a écrites aux puiſſances belligérantes, pour leur offrir ſa médiation. S'il n'eût pas été ſi vieux, il aurait bien prévu qu'on la mépriſerait. Un médiateur doit être parfaitement neutre, mais un beau-pere n'eſt pas cenſé l'être dans une affaire entre ſon gendre & ſes ennemis. Au reſte, cette démarche irréguliere lui fait honneur dans le fond : il ne l'a faite que par amour pour la pauvre humanité, qui eſt ſans ceſſe le jouet de l'ambition des Princes.

Vous voyez, ma très-chere, que je retombe toujours dans la morale. C'eſt un ſujet que j'aime, & qui me convient pour bien des raiſons : vous les ſentirez vous-même un jour auſſi bien que moi.

La paix eſt preſque conclue, & nous nous en réjouiſſons comme des joueurs qui, après avoir preſque tout perdu, viennent à bout de ſauver quelques louis-d'or qui les mettent en état de tenter encore la fortune à la premiere occaſion. Adieu, ma belle Comteſſe, réjouiſſez-vous auſſi avec nous, & aimez-moi. . . . . .

. . . . . .

LETTRE LXVI.

A la même.

OUi, Madame, j'ai vu quelque choſe de la *Nouvelle Héloïſe ;* mais je n'ai pas eu la patience d'aller juſqu'au bout. Quelle mauſſade créature que cette *Julie d'Etanges !* Combien de raiſonnemens & de babils vertueux pour coucher à la fin avec un homme : Je crois que le pauvre Rouſſeau eſt un peu fou malgré tout ſon mérite : il a des idées bizarres, il écrit d'une maniere ſi ſinguliere & ſi arrogante, que je n'ai pas bonne opinion de ſa tête : car la ſageſſe eſt ſimple, unie, douce & ſociale. La folie de cet homme eſt d'être admiré pour ſa conduite comme pour ſes écrits. Il s'applique à être bizarre, bourru, groſſier, avec autant de ſoin que d'autres à être amuſans, gais & polis. Il y a quelque temps qu'ayant appris qu'il était pauvre, je voulus lui envoyer une bagatelle. Mais on m'avertit que pour faire cette bonne œuvre, il fallait uſer d'artifice, & donner le change à ſa délicateſſe, ou à ſon orgueil, comme vous voudrez l'appeller. Je lui envoyai donc quelqu'un, qui lui porta quelques cahiers de muſique à copier. Il fit

l'ouvrage, dont je n'avais réellement que faire, & on lui compta cent louis pour ſa peine. *Non, non, c'eſt trop*, dit le bourreau ; *il ne me faut que douze francs.* Il prit donc douze francs, laiſſa le reſte, & ſe renferma ſur le champ dans la caverne pour ſe careſſer & s'admirer ſoi-même. Vous m'avouerez, ma chere, que voilà un original d'une nouvelle eſpece. Les anciens Cyniques mépriſaient tout, l'or, la table, les plaiſirs, & les Rois, pour s'eſtimer eux-mêmes. Le pauvre Rouſſeau n'eſt pas bien éloigné de reſſembler à ces gens-là, & n'en eſt que plus à plaindre. Les Cyniques avaient grand nombre d'admirateurs, & ils avaient quelquefois la ſatisfaction d'inſulter à des Rois qui étaient aſſez bons pour les aller voir. Mais ce temps paſſé n'eſt plus, & je ne crois pas que jamais Jean-Jacques ait le plaiſir de dire à Louis XV, *ôte-toi de mon ſoleil.* Cependant j'admire ſon éloquence & la force de ſon ſtyle. J'ai fait du bien à des gens qui valaient beaucoup moins que lui, & je l'aurais obligé très-volontiers, s'il l'avait voulu. Après tout, cet homme-là n'eſt pas un auteur pour moi : il eſt trop ſombre, toujours grondant, toujours mordant, toujours argumentant, & cela ne me plaît pas. Il me faut une philoſophie amiable,

douce, touchante, ſans raiſonnemens alambiqués, ſans argumens d'avocats, & ſur-tout ſans mauvaiſe humeur. N'êtes-vous pas de mon goût !

Ne montrez cette lettre à perſonne : liſons & jugeons les livres pour nous-mêmes, ſans rien prétendre ni rien affecter. Voilà une longue lettre ſur des riens ; mais je n'avais rien à vous dire, & j'aime à vous écrire. Je pourrais vous dire que nous allons avoir la paix, que cette paix ſera humiliante, que le Comte plaît toujours beaucoup au Roi, & que je vous aime de tout mon cœur ; mais vous ſavez tout cela. Adieu, mon amie, ſouvenez-vous toujours de la belle déeſſe, qui n'eſt plus ni déeſſe ni belle, & qui ne s'en ſoucie guere. . . .

. . . . . .

LETTRE LXVII.

A la même. 1762.

VOus me parlez toujours du pauvre M.....*(a)* Je le ſouffre, mais je ne ſuis pas obligée de l'eſtimer. Je lui dis quelquefois : » Mon pauvre ami, vous devriez conſidérer

(a) Le Marquis de Marigni, frere de Madame, autrefois M. Poiſſon.

» ce que vous étiez, plutôt que ce que
» vous êtes : j'eſpérais que la vanité vous
» rendrait un galant homme, & je me ſuis
» trompée. Vous prenez des airs de Grand
» Seigneur, qui ſont inſupportables dans
» ceux qui ſont nés Grands Seigneurs, mais
» ridicules dans un homme comme vous.
Eh bien ! il écoute tout cela, dit que j'ai raiſon, me remercie, & va de-là ſe faire appeller *Monſeigneur* par D... & ſes pareils. Comme je déſeſpere de le corriger, j'ai réſolu de lui laiſſer recueillir la haine & le mépris de ceux qui ont le malheur de l'approcher, puiſqu'il n'y eſt pas ſenſible. Je l'appelle auſſi quelquefois *Monſeigneur*, & il ne voit pas que je me moque de lui. Mais laiſſons là ce pauvre homme, & parlons de vous, ma chere : vous êtes bonne, vraie, décente ; vous connaiſſez le monde qui vous eſtime ; tout le monde vous honore, vous aime & vous recherche. Continuez à vous faire eſtimer : c'eſt le ſeul plaiſir ſolide de la vie, & je tâcherai de le partager avec vous. Je m'imagine que les belles qualités des perſonnes que j'aime ſont auſſi les miennes : telle eſt la délicateſſe des cœurs qui ſe chériſſent véritablement comme les nôtres.

Que vous dirai-je du Duc de B.... *(a)* ?

(*a*) Bedford.

Nous l'avons reçu comme un ange de paix ; mais cet ange eſt vieux, & n'eſt pas aimable. Il m'a rendu viſite en cérémonie, & je l'ai reçu ſans façon. Il parle aſſez bien, mais il raiſonne aſſez mal, & ne me paraît pas avoir l'eſprit juſte : ainſi c'eſt le meilleur Ambaſſadeur qu'on pût nous envoyer. La premiere qualité d'un Miniſtre public eſt de ſavoir bien mentir pour l'avantage de ſon pays : le Duc ment comme tous les autres ; mais il ne ſait pas l'art de bien mentir. On dit encore qu'il aime les piſtoles d'Eſpagne, qu'il ne hait pas les louis-d'or de France, & qu'il a pour regle inviolable de faire d'abord ſon profit, & puis celui des autres. Je voudrais que cela fut vrai, mais je ne le crois pas : il eſt aſſez riche pour pouvoir reſter honnête homme. Nos Miniſtres ont tous les jours des conférences avec lui : il parlait d'abord fort haut. Comme on s'y était attendu, on n'en a pas été épouvanté. En cinq ou ſix heures de temps on a deviné tous ſes ſecrets, ce qu'il voulait dire, & ce qu'il ne voulait pas dire, ſans même qu'il s'en doutât ; de ſorte qu'on ſait déja quelles ſeront les conditions de la paix, comme ſi elle était déja faite avec les Rois de la Grande-Bretagne, de France & d'Irlande. Mais à propos de ces beaux

titres

titres du Roi George le Duc de Bourgogne les ayant vus dans un livre, commanda sur-le-champ à son gouverneur, *s'il y avait deux Rois de France, & si son grand-papa avait un collegue.* On lui répondit que son grand-papa était réellement Roi de France, mais qu'il y avait un homme qui disait qu'il l'était. Le petit Prince éclata de rire, & trouva que cet autre homme était fort plaisant.

Vous savez sans doute que le pauvre Lally vient d'être arrêté : on l'accuse de concussions, de péculat, & de toutes sortes de crimes : mais on ne l'accuse pas de poltronerie. On va lui faire son procès ; je plains tous les malheureux : cependant la justice veut qu'il souffre, s'il l'a mérité. Je suis bien malheureuse aussi, quoique d'une autre maniere. La misere publique, dont on m'accuse, la haine de mes ennemis, l'ennui de la Cour, une mauvaise santé qui empire tous les jours, les rides que je commence à appercevoir sur mon visage, & que d'autres ont apperçues avant moi, tout en un mot sert à rendre ma situation aussi triste que d'autres la croient agréable. Cependant je ne suis pas tout-à-fait à plaindre, puisque j'ai une amie, à qui je puis montrer mon ame toute entiere, qui me plaint sincérement, & me console. Qui m'aurait

dit, il y a une douzaine d'années, que j'aurais beſoin de conſolation ! Adieu, ma très-chere, je vais pleurer, & penſer à vous.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXVIII.

Au Maréchal de NOAILLES. 1762.

CE que vous m'écrivez au ſujet de la préſente négociation avec l'Angleterre, n'eſt peut-être que trop vrai. Elle eſt accablée preſque autant que nous ; elle a une dette énorme & effrayante ; ſes richeſſes ne ſont que du papier, & ce qui la ſoutient, c'eſt uniquement ſon crédit, qui commence cependant à baiſſer. Peut-être que ſi la guerre continuait ſeulement encore un an, les Anglais ſeraient obligés de faire banqueroute, ou de réduire l'intérêt de leur fonds ; ce qui leur ſerait également funeſte, & nous ſerions amplement vengés. Je comprends toutes ces raiſons, je les approuve, & je vous en ſuis obligée. Mais le Roi eſt las de la guerre ; il eſt le maître, & il faut obéir. Cependant, M. le Maréchal, continuez-moi vos avis ; la ſingularité de ma ſituation me les rend néceſſaires, & la ſupériorité de vos lumieres me les fait eſtimer autant qu'ils méritent de l'être.

Mais pourquoi ne voulez-vous pas venir à la Cour ? Vous y trouveriez des amis ſinceres, à qui vous ſeriez utile, & qui à leur tour ſeraient charmés de vous ſervir. Conſidérez d'ailleurs, qu'il eſt fort incommode de ne pouvoir conférer que par lettres : je ne vous dis pas la moitié de ce que je vous dirais de bouche, & vous ne pouvez m'écrire la moitié des choſes que vous pourriez me dire, & que j'ai beſoin de ſavoir. Mais vous aimez votre repos, & votre liberté : hélas ! vous avez bien raiſon, je vous envie. Votre fils ſera un galant homme digne de vous : mais il n'eſt pas encore auſſi philoſophe que ſon pere, car il eſt du monde, comme tous les jeunes gens qui ne le connaiſſent pas, & il veut faire ſon chemin. Soyez ſûr, Monſieur, qu'il y a une certaine perſonne qui l'aidera de tout ſon pouvoir, & qui a déja fait quelque bagatelle pour lui, en attendant mieux.

Mais pour revenir aux Anglais, ne trouvez-vous pas qu'il eſt bien dur de payer la ſubſiſtance des priſonniers qu'ils ont faits ſur nous ? Il me vient dans l'eſprit à ce ſujet une comparaiſon qui me ſemble juſte. Suppoſé qu'un homme aille voler dans la rue les enfans de ſon voiſin, aura-t-il pour cela le droit de les garder pendant ſept ans,

& puis d'exiger que ce voiſin lui paye leur penſion, lorſqu'ils lui ſont rendus ? N'y a-t-il pas là deux injuſtices ? Mais par malheur il ne s'agit pas ici de juſtice : la force a enlevé les enfans du Roi, & la force oblige à payer leurs dépenſes. Dieu ſoit loué de tout ! mais les choſes vont horriblement mal dans ce monde, comme diſait le philoſophe Martin.

J'embraſſe toute votre famille : quand m'enverrez-vous la petite Henriette ? Je meurs d'envie de la voir, quoiqu'à chaque fois elle renouvelle mes douleurs, en me rappellant le ſouvenir de ma chere Alexandrine, qui avait comme elle un bon cœur & un très-beau viſage. Hélas ! la mort me l'a impitoyablement enlevée lorſque j'étais ſur le point de la marier, & cela en vingt-quatre heures de temps. Que je la hais cette mort, non pas tant pour moi, que pour les perſonnes que j'aime, & qu'elle m'arrache d'entre les bras ! Si je pouvais faire des vers comme Voltaire, la belle ſatyre que je ferais contre elle ! mais hélas ! je le ſais, fort inutilement.

Je vous prie de bien examiner le mémoire de Dubret : je n'ai fait que le parcourir à la hâte, faute de temps ; mais je crois qu'il y a du bon. Je ſerais charmée que ſon pro-

jet fût veritablement utile & poſſible au commencement de la paix. La France a beſoin d'un bon régime pour ſe remettre. C'eſt comme un malade qui ſort d'une maladie dangereuſe, & qui ne ſaurait trop ſe tenir ſur ſes gardes de peur d'une rechûte. Il y a grand nombre de médecins qui adreſſent tous les jours au Miniſtere des remedes qu'ils diſent excellens & infaillibles : mais nous craignons les charlatans & les empiriques. Vous, Monſieur, qui connaiſſez ſi bien la maladie de l'Etat, fourniſſez-nous des remedes bons & ſûrs ; ou du moins aidez-nous à rejetter les mauvais & à les connaître. J'attends une lettre, & je la veux bien longue pour mon plaiſir & mon inſtruction. Adieu, Monſieur ; ſoyez perſuadé que perſonne ne vous eſtime plus que moi.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXIX.

A la Comteſſe de BASCHI. 1762.

ENfin, après ſix ſemaines de conférences, de complimens & de patience, on a conclu les *Préliminaires* de la paix ; & tout le monde eſt dans la joie : car cette guerre

était un horrible fardeau. Le Roi revenait de la chaſſe, lorſqu'on les lui a préſentés. Il les a ſignés encore tout botté, en diſant qu'il n'avait jamais rien ſigné avec plus de plaiſir. Je crois pourtant que la paix de 1735, par laquelle il gagna la Lorraine, était plus agréable à ſigner : mais peut-être ne s'en ſouvient-il plus. Sa bonté d'ame paraît bien ici, & ſon amour pour ſon peuple ; car il ne trouve d'autre avantage à la paix que celui de ſoulager ſon peuple : mais c'eſt beaucoup pour un bon Roi. N'admirez-vous pas cette ſinguliere conformité entre la fortune de cet excellent Prince & celle de Louis XIV ? Ils ont tous deux été heureux, craints & reſpectés de toute l'Europe pendant plus de quarante ans ; après quoi ce n'a plus été qu'un long & déplorable enchaînement de calamités, de pertes & de miſere. Quels temps, hélas ! Aurais-je jamais cru vivre aſſez pour voir *Louis le bien-aimé* devenu un objet de pitié, à qui un vainqueur arrogant accorde la paix comme une grace ? Un ſoldat, qui ſervait dans la derniere guerre ſous le Maréchal de Saxe, répondit un jour à des étrangers qui lui demandaient quel était ſon pays : *J'ai l'honneur d'être Français.* Qui oſerait en dire autant aujourd'hui ? Cependant tout le monde

eſt en l'air au ſujet de ces *Préliminaires :* tout le monde s'embraſſe, ſe careſſe, ſe félicite : j'ai peur que la joie ne nous rende fous, comme la douleur nous a rendu miſérables.

Hier la petite Marquiſe, que vous ſavez, courut chez moi toute eſſoufflée, toute ſuante, toute palpitante. Eſt-il vrai, Madame, me dit-elle, que la paix ſoit faite ? Non, Madame, lui dis-je, mais elle ſe fera. Eh quand, Madame, reprit-elle, pour l'amour de Dieu, quand ſe fera-t-elle ? Je lui demandai quel intérêt ſi vif elle prenait à la paix. Elle ſe mit à rougir & à faire l'enfant. Enfin je la preſſai, & découvris qu'il y avait un homme aimable à l'armée, à qui elle voulait beaucoup de bien, & qu'elle haïſſait la guerre & aimait la paix de tout ſon cœur à cauſe de lui. Voilà un échantillon de nos belles patriotes.

J'irai demain à *Belle-vue*, & j'eſpere que vous viendrez me voir. Je ſerai ſeule au milieu de la foule, & ne verrai que vous, parce que vous valez mieux que tout le reſte. Je vous prie de donner pour moi deux cens louis à la petite La Vergue : j'aime cette fille-là pour ſes bonnes mœurs & ſon eſprit : je lui ferai toujours du bien, ſi elle continue à le mériter. Mais il ne faut pas

qu'elle ſache que cela vienne de moi : par-là nous éviterons la vanité l'une & l'autre. Je me porte bien, mon frere auſſi ; & vous auſſi, à ce que j'eſpere. Adieu, il y a long-temps que je n'ai été d'auſſi bonne humeur qu'à préſent, à cauſe de cette paix qui doit réjouir tout le monde, & parce que je m'attends à vous embraſſer dans peu.

Si vous voyez ce gros cochon de N... grondez-le bien pour moi. J'ai appris qu'il avait été fort gai dans un certain endroit. Je voudrais bien ſavoir ſi un loyal chevalier doit rire dans l'abſence de ſa Dame. Quelle horreur ! Manger une omelere brûlante ſur le derriere nu d'une pauvre fille ! Cette aventure a tranſpiré malgré toute ſa fineſſe, & on convient généralement que c'eſt une fo t mauvaiſe, & fort cruelle plaiſanterie. Nous connaiſſons ici ſon complice. Ils ont, dit-on, donné cinquante louis à cette fille : c'eſt quelque choſe, mais ce n'eſt pas aſſez pour le martyre qu'elle a dû ſouffrir. Il faut avouer que le monde eſt quelquefois bien fou & bien méchant. Les femmes veulent auſſi commencer à donner des ſcenes. Des Dames qu'on m'a nommées, revenant de la campagne la ſemaine derniere, ſe ſont arrêtées dans une hôtellerie pour ſe rafraîchir ; & s'étant miſes à boire, elles ont

caſſé, dans leur belle humeur, les verres & les vitres pour imiter un peu le tapage des hommes. Quelles femmes ! Adieu, encore une fois. Eſt-ce que vous ne me dites pas de finir ?

Je ſuis, &c.

LETTRE LXX.

A la même. 1762.

LE plaiſir que j'ai eu de vous voir a été bien court, ma chere Comteſſe : je ne ſais d'autre moyen de le rappeller & de me conſoler que celui de vous écrire. Vous ſavez que nous étions auſſi tranſportés de la concluſion des *Préliminaires*, qu'un pauvre mourant, à qui ſon médecin annonce qu'il lui ſauvera la vie : mais voici bien d'autres nouvelles. Les Anglais, c'eſt-à-dire les marchands & le petit peuple, jettent feu & flammes : ils parlent de pendre le Miniſtre qui oſera faire la paix, le Miniſtre qui la négociera, & le Miniſtre qui l'approuvera. Le pauvre Duc de B... *(a)* fait pitié ; il tremble à l'idée ſeule de la réception qu'on lui fera à ſon retour. Mais, dites-vous, le Roi d'Angleterre n'a-t-il donc pas le pouvoir de finir la guerre, & de faire

(*a*) Bedford.

la paix, quand il juge à propos ? Pardonnez-moi, Madame, il a ce pouvoir. Qu'eſt-ce que ce pauvre B... a donc à trembler ? Madame, vous êtes bien ignorante : eſt-ce que vous ne ſavez pas qu'en Angleterre il y a un Roi qui loge à St James, ſept ou huit cens autres Rois qui s'aſſemblent au Parlement, & ſept ou huit millions qui habitent les Villes & la campagne ? Quand le Roi de St James fait quelque choſe qui déplaît aux autres, ils commencent d'abord par murmurer, par écrire, par cabaler ; puis ils pendent ſes Miniſtres, & lui coupent la tête à lui-même, ou le chaſſent, s'ils peuvent. Le même homme qui lui baiſe la main aujourd'hui pour obtenir une place, lui fera demain la guerre s'il lui en refuſe une ſeconde, en proteſtant toujours qu'il agit pour le bien public. Vous voyez donc, Madame, qu'il n'eſt pas auſſi facile de finir la guerre que de la commencer, dans ce pays de la rate & de la liberté. Cependant je croie que l'ouvrage eſt trop avancé pour le laiſſer là : nous avons beaucoup d'amis à la Cour de Londres & au Parlement ; il faut qu'ils achevent. J'écris donc à la belle Dame, qui aime tant la paix, de ne pas perdre courage & de ſe conſoler.

On prit hier le plus beau cerf du parc de

Fontainebleau, & mon chevalier vint me préſenter à genoux le morceau d'honneur. Je reçus cette galanterie avec un air de Reine, comme un hommage naturel rendu à ma beauté ; car je me croyais jeune & jolie : mais aujourd'hui je ne le crois plus. Dites à Madame de L... que je la verrai avec plaiſir : j'ai déja oublié la malice qu'elle m'a faite, mais non pas ſon mérite, que je conſidere avant toutes choſes : car il faut être juſte ; cela vaut mieux que de ſe fâcher. Je vous embraſſe : ne voulez-vous pas me faire une nouvelle ſurpriſe agréable ?

LETTRE LXXI.

A la même.

VOus n'aviez pas beſoin, ma chere amie, de recommander le Marquis : tout le monde l'eſtime. Je n'ai jamais connu de tête plus claire, ni plus propre aux affaires. Mais il ne faut pas oublier de vous dire que j'ai penſé hier caſſer la mienne. Il s'agiſſait de paſſer une porte : une Dame voulait que je paſſaſſe la premiere, & moi je ne le voulais pas. En reculant au milieu de cette belle diſpute, ne voilà-t-il pas que mon pied s'embarraſſe dans ma robe, & je tombe ſur

le front ? J'en ſuis pourtant quitte pour une petite boſſe, qui eſt une glorieuſe marque de ma politeſſe. On jouera bientôt ici *Eſope à la Cour :* ne voulez-vous pas y venir ? Nous avons dans cette Cour quantité d'hommes qui ſont à la vérité auſſi laids qu'Eſope, mais très-peu qui ſoient auſſi ſages. Je voudrais que cela pût les corriger, ou du moins les rendre plus modeſtes. La Reine parla hier de vous, & demanda de vos nouvelles : elle a beaucoup d'eſtime & d'amitié pour toutes les perſonnes qui vous reſſemblent. Cette bonne Princeſſe eſt ſans contredit la *femme forte*, dont parle ce Roi Juif qui aimait tant les femmes : elle ſouffre ſa vieilleſſe, ſes infirmités, ſes chagrins (car elle en a) avec un courage que j'admire & qui m'étonne. Je vois par ſon exemple, que la vraie dévotion eſt bonne à quelque choſe. Le Roi vit toujours avec elle, comme un honnête homme vit avec une femme qu'il eſtime ; il eſt pénétré de ſa vertu, & je crois que s'il lui ſurvit, il la regrettera ſincérement. Vous dirai-je encore ce que vous ſavez, que le Dauphin ne m'aime pas ? Il m'en donna hier une nouvelle preuve. Il paſſait dans la galerie, & nous nous trouvâmes face à face auprès de la porte : je lui fis une profonde révérence, mais il détourna

la

la tête en faisant la grimace. Sa haine m'afflige beaucoup, sans me rendre injuste. Ce Prince a de grandes qualités, un bon cœur, & peut-être trop de dévotion : mais sur cela je m'imagine que le trop vaut mieux que le trop peu. Une chose en quoi je l'admire le plus, c'est son attachement pour le Roi ; il l'aime tendrement, & c'est peut-être le seul héritier qui verserait des larmes sinceres à la mort de son pere. Ces vertus sont rares, mais elles sont belles.

J'examine quelquefois ma conscience, & quand j'y trouve un respect sincere & naturel pour le bon & le vrai, il me prend des tentations de m'estimer un peu. Je sais que cela ne suffit pas, & que la vertu consiste en quelque chose de plus que les sentimens. Cependant j'espere qu'à force de l'aimer & de la desirer, elle me viendra. Me voilà encore, comme vous voyez, dans la morale : jamais je n'ai tant fait de réflexions qu'à présent ; c'est un effet naturel de l'âge. Si elles vous ennuyent, passez-les ; mais aimez-moi toujours. Adieu, ma très-chere, embrassez-moi sur cette joue, puis sur l'autre : bon soir, je vais me coucher & rêver à vous.

Je suis, &c.

LETTRE LXXII.

A M. l'Archevêque de Paris.

J'Ai reçu votre lettre, Monſeigneur : elle m'a ſurpriſe & affligée. On ſe plaint ici que le Clergé fait trop de bruit ſur des riens : je ſais au moins qu'il tourmente cruellement le Roi. Je ſouhaiterais que certains Prélats, au lieu de ſe regarder comme des Peres de l'Egliſe, & de faire des mandemens que le Parlement brûle & que la nation mépriſe, vouluſſent au contraire nous donner l'exemple de la modération, de la modeſtie & de l'amour de la paix. Je veux croire que vos billets de confeſſion ſont une choſe excellente ; mais la charité vaut encore mieux. Je vous parle ici dans l'amertume de mon cœur, que ces querelles m'affligent, parce qu'elles affligent le meilleur des Rois, & ſcandaliſent tout le Royaume : ſi je me trompe cependant, je prie Dieu de m'éclairer. Mais en même temps je voulais m'expliquer une bonne fois avec vous. Pour vos Jéſuites, il faut les abandonner à la juſtice des Parlemens. Un homme qui les connaît bien, me diſait hier qu'ils n'ont jamais rien fait de bon que d'apporter le quinquina du Perou,

& que leur Société a été le fléau des Rois & des Etats qui les ont soufferts. Il me serait impossible de les servir : mais quand même je le pourrais, je ne le voudrais pas ; je vous le dis tout net. Il paraît qu'ils ont mérité d'être détruits ; eh bien ! qu'on les détruise. Je vous prie donc, Monseigneur, de ne me plus parler de cette affaire, & de laisser le Roi en paix : souvenez-vous que vous êtes sujet, avant d'être Evêque. Cependant vous êtes aussi mon Pasteur, & je vous demande votre sainte bénédiction.

P. S. Je reçois dans ce moment un gros paquet de lettres. Ce sont des Evêques qui me prient d'employer mon crédit en faveur de la Société. Je vois par-là qu'il y a dans le Royaume une ligue presque générale du Clergé pour la sauver, tandis que presque tous les séculiers s'unissent pour la perdre, & cela avec raison. Je vais prier aussi ces Evêques de me laisser tranquille, & de me donner leur sainte bénédiction.

LETTRE LXXIII.

Au Duc de BROGLIE.

VOus vous moquez de moi, M. le Duc, avec vos complimens. J'étais fort touchée

de votre disgrace, & je murmurais tout bas de voir un galant homme mal avec son Prince, tandis que tant de petits hommes bas & rampans levent fiérement la tête, & se croient quelque chose parce qu'ils sont heureux. Le Roi était fort prévenu ; mais à la fin il a ouvert les yeux sur votre mérite, & sur la lâche envie de vos ennemis. Il est vrai que j'ai dit sur cela un petit mot, qui n'a peut-être pas fait de mal : voilà toute l'obligation que vous m'avez, ou plutôt que je vous ai : car mon devoir & tout mon plaisir sont de servir le mérite opprimé. Tous les étrangers que je vois, ne se lassent pas de parler de vous avec les plus grands éloges, sur-tout l'Ambassadeur d'Espagne, qui se connaît très-bien en hommes. Je suis bien fâchée que votre ami nous ait quittés pour aller en Danemarck : on lui a donné quelque sujet de mécontentement, & on commence à s'en repentir. Que deviendra donc la France, si l'on dégoûte les seuls hommes qui puissent lui faire honneur & la défendre ? Cependant il y a encore du remede à cela, s'il ne s'est pas engagé trop avant : on n'est pas éloigné de le satisfaire. Pour revenir à vous, M. le Duc, je vous le répete, je suis ravie de vous revoir parmi nous, favorisé, honoré & content : mais ne m'en remerciez pas davantage. . . . . ,

LETTRE LXXIV.

A M. d'ALEMBERT.

VOus m'avez fait plaiſir en me faiſant part de votre réſolution au ſujet de ce voyage chez les Barbares. Vous mépriſez & refuſez avec politeſſe des offres magnifiques, qui auraient ébloui la plupart des autres. Cette conduite eſt noble & généreuſe : tout le monde l'approuve. Il eſt plus beau à un philoſophe de jouir en paix, au ſein de ſa patrie & dans la médiocrité, de la réputation qu'il a acquiſe par les travaux, que d'aller chercher ailleurs des biens & des honneurs qui, après tout, ne le rendraient pas plus heureux. J'ai lu quelque choſe de votre ouvrage ſur les Jéſuites, & je le trouve auſſi bien écrit qu'il eſt fort & bien raiſonné. Ces gens-là ont ſans doute mérité leur diſgrace, & il me ſemble qu'on les traite encore avec indulgence. Je ſuis étonnée que votre ami Voltaire ſe taiſe à leur ſujet, lui qui fait de ſi belles choſes ſur tous les événemens qui ſe préſentent. Je vous répete en finiſſant, que tout le monde loue & admire votre conduite, qui mérite d'être récompenſée, & qui le ſera.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXXV.

A M. de VOLTAIRE.

JE vous remercie beaucoup du livre que vous m'avez envoyé : tout y eſt beau, tout y eſt vrai ; & vous êtes toujours le premier homme du monde pour bien écrire, & pour bien penſer. Vous avez grande raiſon de prêcher la tolérance ; mais les ignorans ne vous entendront pas, & les hypocrites ne voudront pas vous entendre. Quand on me parla de l'exécution du malheureux Calas, je croyais d'abord que cette ſcene s'était paſſée parmi les Cannibales : mais on m'a dit que cela venait d'arriver parmi les ſauvages de Toulouſe, dans une ville où la ſainte Inquiſition a été fondée ; & je n'en fus pas étonnée. J'ai lu quelques morceaux de votre ouvrage au Roi, qui en a été touché. Il eſt bien réſolu de venger & de réhabiliter la mémoire de cet innocent vieillard : pour moi, je ne ſerais pas fâchée qu'on envoyât ſes juges aux galeres. On dit que cette bonne ville de Toulouſe eſt fort dévote : Dieu me préſerve d'être jamais dévote de cette maniere.

Pour revenir à vous, mon cher Monſieur,

peut-on écrire encore avec tant de feu & de génie à votre âge ? Continuez à inſtruire les hommes ; ils en ont bien beſoin : pour moi, je continuerai à vous lire & à vous admirer. On a eu l'inſolence de m'adreſſer l'autre jour des vers très-injurieux pour le Roi & pour moi. Un homme voulut m'aſſurer que c'était vous qui les aviez faits. Je lui ſoutins qu'ils ne pouvaient être de vous, parce qu'ils étaient mauvais, & que je ne vous avais jamais fait de mal : vous voyez par-là ce que je penſe de votre génie & de votre juſtice. Je pardonne volontiers à mes ennemis ; mais je ne pardonne pas ſi aiſément aux ennemis du Roi, & je ne ſerais pas fâchée que l'auteur de ces beaux vers paſſât quelque temps à Bicêtre, pour pleurer ſes péchés, ſes calomnies & ſa mauvaiſe poéſie.

Eſt-il vrai que vous avez été dangereuſement malade, & que vous avez reçu les ſacremens avec une dévotion exemplaire ? J'appris cette premiere nouvelle avec douleur, & la ſeconde avec plaiſir ; parce qu'elle confirme la bonne opinion que j'ai toujours eue de vous ſur le fait de la religion. Cependant vous avez beau faire, vous ne fermerez jamais la bouche à vos petits, mais dangereux ennemis. M. d'Argouſe diſait à ce ſujet : *Ah ! le vieux pécheur, il ne croit ja*,

mais en Dieu que quand il a la fievre. Pour moi, je le grondai beaucoup, lui disant qu'il n'y avait dans ce discours ni vérité ni charité. Adieu, Apollon; les bonnes nouvelles que j'apprends de votre santé, me sont très-agréables : ma joie serait complette, si je pouvais vous être utile à quelque chose, & voir la France plus heureuse.

LETTRE LXXVI.

A la Comtesse de BASCHI.

JE vis hier, ma belle Comtesse, les tableaux exposés au Louvre : j'y trouvai mon visage en plusieurs endroits, & pas un ne me plut. J'avoue, en toute humilité, que ce n'est pas la faute du peintre : je suis seulement venue au monde trop tôt. Un visage de quarante ans est bien différent d'un visage de dix-huit; & quelque force d'ame qu'on ait, on ne pense pas à cela sans dépit. Je tiens en général pour maxime, qu'une belle femme craint moins la mort que la perte de sa jeunesse : quiconque soutient le contraire, ment, ou n'est qu'une bête.

A propos, j'ai reçu la visite de la petite femme du nouveau Financier. Elle m'a fait mille amitiés avec cet air grossiérement bon

& ſincere que j'aime tant. Le nouveau Miniſtre ſe pique d'être honnête homme : hélas ! ils le ſont tous pendant vingt-quatre heures. Il a commencé ſa réforme par les culottes du Roi, à qui il demanda hier, combien il pouvait en uſer de paires par an. Mais, dit le Roi, comme je ſuis ſouvent à cheval, je crois que j'en uſe bien une en trois jours. Cela ne monte en tout qu'à environ dix douzaines, dit le Contrôleur : eh bien ! voici le mémoire des culottes qu'on a miſes ſur le compte de votre Majeſté pour l'année derniere ; il y en a ſeulement 900 paires. Ce galant homme alla enſuite chez Meſdames de France, & tira de ſa poche quelques paires de gants blancs, en leur demandant comment elles les trouvaient. Ils ſont fort beaux, dirent les Princeſſes. Fort bien, reprit le Contrôleur : ils ne me coûtent que vingt ſols la paire ; les vôtres en coûtaient cinquante : j'aurai l'honneur de vous en fournir à l'avenir. Vous voyez, ma chere, que cet homme commence bien; mais il y a de plus grandes réformes à faire que celle des culottes, ou des gants. On tâche de faire des emprunts : mais les Français n'ont rien à prêter, & les Etrangers ne le veulent pas. Notre crédit eſt perdu : il n'y a plus d'hypotheques, ni de fonds libres

pour la ſûreté des prêteurs. Laval diſait hier qu'un Général Portugais ayant beſoin d'argent, s'adreſſa à des marchands qui lui prêterent deux cens mille piſtoles ſur ſa barbe. Je ne ſais combien d'eſtime les Hollandais, par exemple, ont pour la barbe du Roi; mais je ſuis bien ſûre qu'ils ne voudraient pas prêter vingt ducats ſur ce gage. On parlait il y a quelque temps de pendre les fermiers généraux: mais ils ont de puiſſans amis, qui diſent qu'ils ſont les colonnes de l'Etat; d'autres diſent qu'ils ſoutiennent l'Etat, comme la corde qui ſoutient un miſérable au gibet: qu'en penſez-vous? Ce qu'il y a de certain, c'eſt que nous ſommes dans l'abjection & dans la miſere. Autrefois on haïſſait la France, mais on la craignait: à préſent on la hait & on la mépriſe. Quoique les femmes ſoient en général fort indifférentes ſur les affaires publiques, je ne puis, ni ne dois l'être: voilà pourquoi mes lettres ont preſque toujours un mauvais air de politique, qui ſerait fort ennuyeux pour tout autre que pour vous.

Il ne faut pas oublier de vous dire que la petite vérole fait ravage ici depuis quelque temps: elle a tué vingt perſonnes en quinze jours, & en a défiguré cinquante autres. Gardez-vous donc bien d'apporter à préſent

votre beau visage ici : j'aimerais presque autant vous voir morte que vous voir laide. Je vous embrasse, ma tendre amie ; tâchez de vous consoler de ne me pas voir ; & si vous trouvez ce secret, ne manquez pas de m'en faire part

Adieu, &c.

LETTRE LXXVII.

A la même.

JE tremble encore de la nouvelle que je m'en vais vous dire. On a trouvé un garde du corps couvert de sang & de blessures dans son poste. Eh ! qui l'a mis dans cet état, dites-vous ? Patience, Madame, & écoutez-moi. On s'approche de lui, on le questionne, on lui demande quels sont ses assassins. Il répond que c'étaient deux hommes de mauvaise mine qui voulaient forcer le passage, & pénétrer dans l'appartement du Roi. Cette aventure a paru bien étonnante, & a répandu l'alarme par-tout. On l'a encore interrogé, & à la fin on a découvert par ses réponses, que son assassin était lui-même. Il faut maintenant vous dire quels étaient les motifs de ce pauvre homme. Il comptait qu'en se donnant cinq ou six coups de couteau dans des endroits peu dangereux,

tout le monde conclurait que la vie du Roi avait été en grand danger, qu'on admirerait & qu'on récompenserait son courage & sa fidélité. Mais il se trompait : on a jugé cette affaire singuliere d'une si grande importance, par les suites fâcheuses qu'elle aurait pu avoir, qu'au lieu d'une récompense il recevra sûrement la mort. Tous ses camarades sont enragés de cette infamie. Pour moi, je pense que cet homme était fou, & qu'il serait peut-êt ci de pendre un fou au lieu de l'enfermer aux petites-maisons. Mais d'autres pensent tout autrement, & ils sont les maîtres. *(a)*

L'écrin que vous m'avez envoyé, est charmant : je m'amuse à le remplir, quoique je n'aie déja que trop de ces magnifiques bagatelles, qui ne sont utiles qu'à la vanité. Je l'aimerai cependant, parce qu'il vient de vous. Mais à propos d'aimer, c'est votre fille que j'aime plus que votre écrin : beaux traits, beaux yeux, belle taille & bon cœur. Elle a une foule d'admirateurs, dont elle ne paraît pas faire grand cas ; & je l'en estime davantage, car il est difficile de lui plaire & de la mériter. Il y a pourtant un jeune homme riche, aimable & d'une grande maison, qui pourrait lui

(*a*) Le pauvre Latouche fut pendu.

convenir.

convenir. Je ne penſe pas même qu'elle le voie avec la même indifférence que les autres ; car elle eſt toujours fort ſérieuſe & fort réſervée avec lui. C'eſt là un ſymptome de la maladie amoureuſe, autant que je puis m'en reſſouvenir. Si ce parti ne vous déplaiſait pas, j'ai dans l'eſprit qu'il ne ſerait pas difficile de faire un mariage. C'eſt la folie des vieilles femmes de faire des mariages, & vous voyez par mon humeur, que je ſuis preſque du nombre. Je m'en conſole aſſez aiſément, ſur-tout parce que je vous aime : le plaiſir ſolide de l'amitié dédommage bien les turbulens délices des paſſions. Adieu, ma chere ; aimez-moi toujours bien de votre côté.

LETTRE LXXVIII.

A la même.

AUſſi-tôt que vous aurez lu cette lettre, je vous prie, ma très-chere amie, de faire mettre les chevaux à votre carroſſe, & d'aller chez la Marquiſe de Laval. C'eſt encore une emplette : eſt-ce que je ne ſerai jamais laſſe de faire des emplettes ? Dites-lui donc que je l'aime beaucoup, & que je la prie de ſonger à ce qu'elle ſait bien, tandis

qu'il eſt encore temps. Elle vous dira ce que c'eſt ; mais ne me grondez pas, ſi vous déſapprouvez cette dépenſe. Le maigre Ambaſſadeur va nous quitter ; & perſonne, à ce que je penſe, ne le regrettera, excepté ſon boucher & ſon tailleur : il n'a ni l'eſprit, ni la perſonne aimable. Le Roi lui donnera ſon portrait : on ne ſait pas encore qui lui ſuccédera.

Eſt-il vrai que le Comte va aux eaux de Plombieres ? Le pauvre homme ! je le plains s'il en a beſoin, & encore plus ſi cela n'eſt pas. On va dans ces endroits-là, plus ſouvent par plaiſir que par beſoin. Vous connaiſſez un certain M. le Riom : eh bien ! il y a dépenſé cinquante mille écus de rente. C'eſt une bonne leçon : mais qui eſt-ce qui profite des bonnes leçons ? Faites donc tous vos efforts pour rompre ce voyage, s'il n'eſt pas abſolument néceſſaire. Le gros bœuf eſt bien malade ; on eſpere qu'il mourra : il vit trop long-temps pour ſa pauvre famille & les honnêtes gens. Savez-vous que la groſſe Ducheſſe eſt arrivée, celle qui court ſeule toute l'Europe comme un grenadier ? En vérité la nature s'eſt trompée en la faiſant, car c'eſt un homme que cette femme-là. Elle vit le Roi hier, qui lui demanda des nouvelles de ſes voyages, & ſi Londres était

plus beau que Paris. » Sire, dit-elle, il n'y » a pas de belles maiſons à Londres ; mais » il y a quantité de belles rues, & de beaux » viſages, ſur-tout parmi les femmes. Elle part bientôt pour l'Allemagne qu'elle a déja vue deux fois, & elle nous promet une relation de ſes voyages. Cela ſera curieux. Je ſuis obligée de finir ici. Donnez-moi pourtant un baiſer ; je vous en rendrai mille, &c.

LETTRE LXXIX.

A la même.

JE ſuis bien fâchée contre vous. Je vous attendais cette ſemaine : pourquoi n'êtes-vous pas venue ? Si vous ſaviez l'ennui qui me dévore le cœur dans ce *paradis terreſtre*, comme les ignorans l'appellent, vous viendriez me voir, ſinon par inclination, du moins par charité. Il n'y a pas d'homme qui ſoit aimable que le Roi : tous les autres font pitié : pour les femmes, je n'en veux rien dire ; cependant tout le monde les court. La galanterie eſt la folie des Français : les autres Nations ſavent aimer. Mais, en parlant d'aimer, je crois que votre fille en tient : la pauvre petite ne ſait pas ce que

je veux dire ; c'eſt l'innocence même. Elle eſt devenue tout-à-coup ſérieuſe, grave ; & ſouvent je lui vois des yeux qui paraiſſent avoir pleuré. Au reſte, le jeune homme que je ſoupçonne a du mérite, & ne me déplaît pas. Je regarde votre famille comme la mienne : avouez que l'amitié eſt une belle choſe, puiſqu'elle met, pour ainſi dire, la même ame en deux corps.

La pauvre Ville de Dunkerque a envoyé ici des députés pour faire des repréſentations inutiles au ſujet de la démolition de ſon port : il faut que le traité de paix s'exécute : quelle pitié ! Les Anglais parlent déja de guerre : les uns parient qu'elle ſe fera en ſix mois, d'autres en un an. C'eſt l'uſage de ce peuple fou ; on parie au lieu de raiſonner. Mais, voici des nouvelles effrayantes qu'on a lues dans les papiers Anglais. Il faut donc que vous ſachiez, Madame, que l'Empereur hait les Français à la mort ; qu'il veut ravoir la Lorraine ſans rendre ce qu'il a reçu à ſa place : il doit encore conquérir l'Alſace & les trois Evêchés, comme des anciens domaines de l'Empire. Son armée eſt déja en campagne : elle eſt auprès de Treves, où ſans doute elle eſt tombée des nues : & tout cela va fondre ſur la pauvre France au printemps. Voilà, Ma-

dame, ce que les Anglais écrivent, & ce qu'ils croient : cependant ils ſe diſent ſages & raiſonnables.

Il ſemble qu'ils auront beaucoup de peine à ſe bien établir au Canada ; les ſauvages aiment toujours les Français, & font à leurs nouveaux maîtres tout le mal qu'ils peuvent : je ne crois pas qu'il y ait de Nation qui poſſede ſi bien l'art de ſe faire haïr que les Anglais. Tant mieux : ils ſeraient trop dangereux, s'ils étaient encore aimables.

J'ai preſque envie de vous aller ſurprendre un de ces jours ; mais ne m'attendez pas, car ce ne ſerait plus une ſurpriſe. Mon Dieu, le beau temps. Que n'êtes-vous ici pour m'aider à le trouver encore plus beau ! Adieu.

LETTRE LXXX.

A la même.

VOs réflexions ſur l'amitié ſont excellentes, & mériteraient d'être imprimées pour votre honneur & l'inſtruction des autres. Les hommes diſent qu'il eſt impoſſible que des femmes s'aiment ſincérement. Ils mentent : notre exemple ſeul prouve le contraire.

Oui certainement, j'ai vu le Comte de G.... *(a)* : c'eſt un homme qui parle mal, mais qui penſe bien. Il eſt magnifique en tout, & on en veut faire un Ambaſſadeur. C'eſt une choſe curieuſe de voir avec quelle ardeur nos courtiſans demandent qu'on leur permette de s'aller ruiner dans les Ambaſſades : j'admire ici les bons effets de la vanité. C'eſt une folie particuliere à la nobleſſe Françaiſe : ailleurs on ſert, mais on ſe fait bien payer ; mais chez nous on paye pour ſervir ; peut-être cet eſprit eſt-il utile à un Etat. Ce Comte donc part bientôt ; il a ſollicité l'honneur d'être mon correſpondant, & je lui ai accordé cette grace : ainſi nous aurons des nouvelles. Mais à propos de nouvelles, je me promenais hier ſeule avec notre petite fille dans mon parc ; il était preſque nuit, & nous vîmes des choſes effrayantes. D'abord il nous apparut un grand fantôme blanc : c'était mon jardinier qui était en chemiſe. A vingt pas de là nous apperçûmes un géant tout noir : c'était un grand arbre dépouillé de ſes branches. Un peu plus loin nous entendîmes des cris épouvantables : c'étaient les enfans du Suiſſe, qui s'amuſaient à faire du tapage. Voilà, ma chere,

(a) Guerchi, depuis Ambaſſadeur à la Cour de Londres.

quelles furent nos frayeurs : la plupart des craintes des hommes ne ſont guere moins ridicules.

Eſt-il vrai que la place de Louis XV ſoit auſſi belle qu'on le dit ? Je n'ai pas eu le temps de la bien voir. On va la dédier ; mais c'eſt au milieu des victoires qu'il faudrait faire de pareilles cérémonies. Eſt-il vrai que le petit Duc s'eſt aviſé de me haïr, & de mal parler de moi ? Voilà donc encore un ingrat qu'il faudra mettre dans ma liſte. Eſt-il vrai que vous m'aimez toujours ? Cette amitié me ſuffit ; & malgré le torrent de haines, d'impertinences & d'horreurs que j'eſſuye tous les jours, ſi vous me reſtez fidelle, je ne ſerai pas à plaindre. Recevez, ma chere, le baiſer le plus tendre de votre amie.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXXXI.

A Madame de NEUILLI.

JE viens d'apprendre votre querelle avec la fiere Ducheſſe. Elle a tort, & vous n'avez pas raiſon. Il faut avoir de la complaiſance & des égards dans le monde, ſans quoi la vie eſt un peſant fardeau pour nous & pour

les nôtres. Chacun a ſes faibleſſes, & les femmes ſur-tout : ſupportons réciproquement nos défauts, ou retirons-nous dans les bois, ſi nous ne pouvons pas vivre avec les hommes. La Ducheſſe eſt fiere, prompte & étourdie ; mais elle a le cœur bon, & je crois que ſa faute eſt involontaire. Je veux abſolument vous réconcilier, & vous faire embraſſer : ces petites guerres de femmes ſont toujours ridicules, & font rire les hommes, qui en pareil cas ſe coupent bravement la gorge ſans s'amuſer à crier & à diſputer.

Le Nonce doit faire ſon entrée cette ſemaine : j'y enverrai la petite St Ives, qui eſt fort curieuſe de voir ces petites choſes. Voulez-vous bien, ma chere Dame, vous en charger, & me la ramener enſuite à Belle-vue, où nous paſſerons la ſoirée auſſi agréablement que des femmes peuvent faire. J'ai vu hier le petit Comte ; il eſt bien joli ; il me fait toujours ſouvenir de ma pauvre Alexandrine, qui avait beaucoup de ſon air. Je vous ſalue de tout mon cœur : aimez tout le monde, & ne vous fâchez contre perſonne : car la colere eſt fort mauvaiſe pour la ſanté.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXXXII.

A la Comteſſe de BASCHI.

UN des grands agrémens de ma ſituation eſt d'être obligée de faire politeſſe & bon viſage à des perſonnes que je hais, ou qui me haïſſent. J'ai reçu ce matin la viſite de la petite Ducheſſe. Ah ! quelle aſſommante créature ! Comme elle graſſeye, comme elle languit ! On dirait qu'elle n'eſt au monde que pour avoir des vapeurs, & ſe regarder au miroir. Il m'a fallu eſſuyer mille complimens extravagans de cette femme-là, entendre mille impertinences, & recevoir mille fauſſes careſſes. J'éprouve de plus en plus que la bonne compagnie eſt déteſtable : venez bientôt m'embraſſer & me conſoler. Il eſt étonnant de voir avec quel ſoin nos femmes étudient l'art de plaire, qui ne peut leur convenir que dix ou douze ans tout au plus ; tandis qu'elles négligent leur eſprit, qui doit leur ſervir toute la vie. Celle-ci s'imagine qu'elle n'a été créée que pour être belle, & pour avoir des aventures. Vous, ma chere, qui êtes belle avec modeſtie, & qui plaiſez ſans chercher à plaire, continuez de donner à notre ſexe l'exemple de la ſageſſe & du bon ſens, & aimez toujours ceux qui vous aiment.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXXXIII.

A la même.

JE connais donc enfin Madame la Maréchale. Je cherchais une amie, & n'ai trouvé qu'une intrigante ſans eſprit & ſans modération. Elle a voulu me détruire : je lui pardonne, & ne lui ferai d'autre mal que de la mépriſer & de l'éviter. Ma ſituation eſt bien malheureuſe ! Je ne puis connaître mes amis, ni mes ennemis : ils ont tous les mêmes égards extérieurs, la même politeſſe & le même langage. Ah ! que je hais ce monde bas & flatteur ! J'aimerais bien mieux l'honnête franchiſe des ſauvages, qui aiment ou haïſſent ouvertement. Parmi nous, on rampe, on careſſe, on embraſſe ceux qu'on veut perdre ; & tout cela s'appelle le bel uſage du monde chez les peuples civiliſés. Vous, ma chere, vous êtes preſque la ſeule qui me conſoliez de toutes ces miſeres. . . . . .

LETTRE LXXXIV.

A la même.

J'Arrivai hier de Fontainebleau, triſte, abattue, de mauvaiſe humeur : la choſe la plus agréable pour moi eſt de vous écrire. Je n'ai rien de caché pour vous, ma tendre amie : je ne ſais cependant ſi vous recevez

mes confidences avec le même plaiſir que je vous les fais : mais j'ai beſoin de vous les faire, pour ſoulager un peu mon cœur. Quelle eſt donc la ſituation des grands ! Ils ne vivent jamais que dans l'avenir, & ne ſont heureux qu'en eſpérance : il n'y a point de bonheur dans l'ambition. Je ſuis toujours mélancolique, & ſouvent ſans raiſon. Les bontés du Roi, les égards des courtiſans, l'attachement de mes domeſtiques, & la fidélité d'un très-petit nombre d'amis ; tant de motifs, qui devraient me rendre heureuſe, ne me touchent plus. J'ai eu autrefois la penſée de devenir femme de Roi, & je me flattais que le meilleur des Princes pourrait bien faire pour moi ce que ſon biſaïeul avait fait pour une veuve de cinquante ans. Il n'y avait qu'une petite difficulté à ce beau plan : la grande *(a)* Dame, & le petit *(b)* Normand vivaient encore. Voilà, ma belle Comteſſe, les chimeres qui ont longtemps amuſé ce cœur faible, qui n'aime preſque plus rien que vous. Je n'ai plus de goût pour ce qui me plaiſait tant auparavant. J'ai fait meubler magnifiquement ma maiſon de Paris : eh bien ! cela m'a plu pendant deux jours. Celle de Belle-vue eſt charmante, & il n'y a que moi qui ne la puiſſe ſouffrir. Des perſonnes charitables me rapportent tous les jours l'Hiſtoire & les

(a) La Reine. (b) M. le Normand d'Etioles ſon mari.

aventures de Paris : on croit que j'écoute ; mais quand on a fini, je demande ce qu'on a dit. En un mot, je ne vis plus, je ſuis morte avant mon temps : mon Royaume n'eſt plus de ce monde. Tout le monde conſpire à me rendre la vie amere. On m'impute la miſere publique, les mauvais plans du cabinet, les mauvais ſuccès de la guerre & les triomphes de nos ennemis. On m'accuſe de vendre tout, de diſpoſer de tout, de gouverner tout. Il arriva l'autre jour qu'un bon vieillard au dîner du Roi, s'approcha de lui, & le pria de vouloir bien le recommander à Madame de Pompadour. Tout le monde éclata de rire de la ſimplicité de ce pauvre homme : mais moi, je ne riais pas. Un autre préſenta il y a quelque temps au Conſeil, un Mémoire admirable pour trouver de l'argent ſans incommoder le peuple : ſon projet était de me prier de prêter cent millions au Roi. On rit encore de ce beau plan; mais moi, je ne riais pas. Cette haine & cet acharnement général de la nation me ſont bien ſenſibles : ma vie eſt une mort continuelle. Je devrais ſans doute me retirer de la Cour ; mais je ſuis faible, & je ne puis ni la ſouffrir, ni la quitter. J'envie, ma tendre amie, votre bonheur. Adieu, plaignez-moi, &, s'il ſe peut, donnez-moi quelques conſolations.

Fin de la premiere Partie.

écoute ;
e qu'on
je ſuis
oyaume
e conſ-
impute
du ca-
erre &
'accuſe
t, de
qu'un
procha
ecom-
out le
de ce
is pas.
ps au
rouver
: ſon
t mil-
plan;
ne &
n me
mort
reti-
je ne
nvie,
dieu,
-moi